

Bonheurs du jour : anthropologie de l'instant

Marc Augé

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Marc Augé

BONHEURS DU JOUR

Anthropologie de l'instant



■
Albin Michel

Marc Augé

BONHEURS DU JOUR

Anthropologie de l'instant

Albin Michel

Ouvrage publié sous la direction de Lidia Breda

© Éditions Albin Michel, 2018

ISBN : 9782226429629

« C'est pour ces rares moments qu'il vaut la peine
de vivre. »

Stendhal, *Lucien Leuwen*

Prologue

Créé vers 1760, le bonheur-du-jour est un bureau de dame de petite dimension. Il est constitué par une table qui porte sur le dessus et en retrait un casier pour ranger les livres et les papiers. Écrire pour le plaisir est considéré à cette époque comme une activité essentiellement féminine. À la charnière des XVII^e et XVIII^e siècles, de grandes figures féminines, comme Mme de Montespan et Mme de Maintenon, avaient joué un rôle important dans la vie politique, littéraire et économique du royaume de France. Au XVIII^e, la favorite de Louis XV, la marquise de Pompadour, née Poisson, est une bourgeoise qui protégera Voltaire et Montesquieu. Elle encouragera l'apparition de meubles de style moins « rococo » à Versailles. La comtesse du Barry, d'origine encore plus modeste, devint après la disparition de Mme de Pompadour la favorite du roi et fut également protectrice des lettres et des arts. Martin Carlin, l'ébéniste à la mode, fabriqua notamment pour elle un bonheur-du-jour en bois de rose.

On assiste au XVIII^e siècle à une transformation de l'aménagement intérieur des demeures les plus cossues. Le boudoir, salon intime réservé aux dames, donne naissance à de nombreux petits meubles comme la chaise longue, la table à ouvrage ou le chiffonnier. Son apparition traduit une évolution de la sensibilité et des mœurs, une progression de l'influence féminine sur la vie sociale, culturelle et politique, un changement, aussi, dans les conceptions de la sexualité et de l'érotisme (*La Philosophie dans le boudoir* de Sade sera publiée en 1795). Traduction matérielle du bonheur bourgeois, le bonheur-du-jour est aussi le symbole d'une aspiration plus générale, et notamment d'un goût pour la littérature et la psychologie inauguré par Mme de La Fayette avec *La Princesse de Clèves*, publiée anonymement en 1678 : c'est seulement en 1780 qu'une édition porta le nom de l'auteur.

C'est au nom du bonheur, au siècle des Lumières, que l'on forgeait les utopies moralisantes et que l'on justifiait cyniquement les prestiges du luxe et de l'argent, constatait Robert Mauzi dans sa thèse, qui reste l'ouvrage de référence sur le bonheur et le XVIII^e siècle (*L'Idée de bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*). Mais c'est aussi dans cette aspiration au bonheur que les idées libérales puisaient leur force.

Sommes-nous aujourd'hui sortis de ces illusions, de ces contradictions et, malgré tout, de cette attente ?

Tendance bonheur

« Le bonheur, c'est tendance », titrait *Le Parisien Magazine*, le supplément hebdomadaire du quotidien en date du 28 octobre 2016, tout en commentant avec prudence : « Mutation sociale ou tendance marketing ? ».

Sage précaution, mais les auteurs à succès dont les ouvrages orchestrent le thème du bonheur et le présentent effectivement comme une « mutation sociale », le romancier Laurent Gounelle ou l'essayiste Frédéric Lenoir, ont du succès, précisément, et une large audience populaire. La question du bonheur individuel est vécue, au moins en Europe, comme une question que l'on peut et que l'on doit poser.

L'Onu, nous rappelle le même journal, a mis le bonheur au cœur des politiques de développement. Un observatoire international du bonheur a été créé qui s'assigne pour tâche de faire progresser la notion de « bonheur sociétal ». L'optimisme règne. Si l'on parcourt les textes ou les déclarations des messagers du bonheur, on a vite le sentiment d'une thématique unique qui pourrait se résumer en trois prescriptions : pour être heureux il faut se connaître soi-même, être attentif au présent et se sentir utile aux autres. Vaste programme, serait-on tenté de dire devant cette sorte de synthèse de la sagesse stoïcienne et de la charité chrétienne. L'entrepreneur Alexandre Jost a créé en 2010 « Fabrique Spinoza », un laboratoire d'idées, un think tank, écrit le journal, qui entend promouvoir le « bonheur citoyen » par des conférences, des ateliers et du « lobbying positif » auprès des institutions politiques et économiques. En 2016, il a élaboré un indicateur trimestriel de bonheur établi sur la base de quarante-sept

questions.

Une nouvelle profession apparaît au cœur de l'entreprise, apprenons-nous encore : selon Laurence Vanhée, qui avait commencé sa carrière dans une entreprise comme directrice des ressources humaines avant de se convertir en « responsable du bonheur », le *chief happiness officer* a pour mission de proposer des outils favorisant l'épanouissement professionnel des salariés : flexibilité, télétravail, redécoupage des rôles...

L'idée n'est pas à proprement parler nouvelle, et avait été expérimentée il y a plusieurs années, à l'usine L'Oréal d'Aulnay, où l'on avait cassé le principe de la chaîne et redéfini le périmètre de certains postes pour permettre à un même travailleur de mener à bien toute une phase du processus d'élaboration du produit. La question qui demeure est de savoir si des modifications de ce genre sont envisageables et envisagées à vaste échelle. On peut constater, en outre, que l'« épanouissement » de l'homme, ainsi conçu dans le cadre de l'entreprise et seulement dans ce cadre, rend la recherche du bonheur étroitement tributaire du système politico-économique en place.

Beaucoup d'études, ces dernières années, ont insisté sur le fait que les formes nouvelles de travail entraînaient de plus en plus, au contraire, l'isolement. L'épidémie de suicides qui a frappé plusieurs entreprises en France permet de comprendre que les affirmations selon lesquelles « le bonheur au travail est une tendance de fond » s'adressent d'abord aux responsables, à divers niveaux, de la hiérarchie du management, invités à admettre qu'un salarié heureux travaille mieux. Elles constituent davantage une critique des managers qu'un appel à celles et ceux qui dépendent d'eux.

On fera donc moins aux apologistes du bonheur le reproche d'être au service du système (ils ne sont pas les seuls et, s'ils sont écoutés par ses divers responsables, peuvent même inspirer des réformes et des aménagements profitables à celles et ceux qui ont la chance d'avoir du travail) que celui d'utiliser des mots dont ils mesurent mal la portée. Qu'est-ce que le bonheur ?

Dans son *World Happiness Report*, l'Onu essaie de définir des critères objectifs (le PIB, l'espérance de vie...) et de les croiser avec la perception dont ils sont l'objet. Au classement mondial de 2016, la France est une « mauvaise élève », note le journal : elle occupe la

trente-deuxième place, derrière la Colombie, la République tchèque et des pays comme le Brésil, le Mexique, le Chili, l'Argentine ou l'Uruguay – tous pays que je connais un peu ; j'ai pu y apprécier l'amabilité de ceux des habitants que j'ai rencontrés, mais je dois avouer qu'ils ne m'ont jamais paru manifester un optimisme démesuré vis-à-vis de leur avenir immédiat. Frédéric Lenoir, commentant ce classement pour *Le Parisien Magazine*, dénonce l'esprit critique des Français, toujours prompts à voir ce qui va mal, et leur « individualisme » : « Les pays européens les plus heureux, ajoute-t-il, sont ceux où les liens de solidarité sont les plus forts, par exemple les pays nordiques, où le sens du bien commun est très développé, ou encore ceux d'Europe du Sud, où les solidarités familiales sont importantes. »

Le fait de célébrer le « sens du bien commun », qui serait propre aux pays de l'Europe du Nord (de fait, le Danemark apparaît à la première place du classement mondial du bonheur et la Suède à la dixième place), entérine la politique sociale de ces pays, mais laisse entière la question du bonheur des individus. Sans évoquer les films d'Ingmar Bergman, dont l'âpre beauté met en scène des images poignantes de solitude, on se contentera ici de souligner la distraction de Frédéric Lenoir qui pose, sourire aux lèvres, sur une photographie en couleurs occupant la moitié d'une page, avec en sous-titre le résumé de sa pensée : « Les pays les plus heureux sont ceux où les liens de solidarité sont les plus forts ». Il a seulement oublié de jeter un coup d'œil au classement des pays d'Europe du Sud dans le rapport de l'Onu : l'Espagne (trente-septième) fait moins bien que la France, l'Italie est cinquantième, le Portugal quatre-vingt-quatorzième et la Grèce quatre-vingt-dix-neuvième. Apparemment les solidarités familiales n'ont pas pesé lourd dans la balance. Mais alors, que mesurait-on au juste ?

Le fait remarquable dans cette affaire, c'est que, assez rapidement, plus personne ne sait de quoi l'on parle. L'individualisme, par exemple, doit-il s'entendre nécessairement comme le refus de s'intéresser aux autres ou, à la manière des stoïciens, comme obéissant à un idéal du moi ?

Quant au bonheur, faute de le définir, on semble admettre ou postuler qu'il s'agit d'un état durable auquel il est normal d'aspirer. Une longue tradition, depuis les stoïciens, oppose cette permanence

supposée de l'état heureux à l'agitation fébrile des inquiets (ceux qui sont privés de la quiétude, de la tranquillité du sage). Le christianisme en rajoutera avec la promesse du bonheur éternel. L'aspiration à la sérénité heureuse contraste évidemment aujourd'hui aussi bien avec la fièvre concurrentielle du capitalisme triomphant qu'avec la vaine contestation des marginaux et des exclus du système. Laurent Gounelle résume ainsi la crise actuelle et la solution qu'il lui apporte : « À travers mes romans, mes lecteurs cherchent à nourrir leur quête de sens : ils veulent se réaliser, ils ne croient plus à l'idéal promis par la société de consommation », avant de conclure avec un optimisme que ne dément pas le sourire qu'il affiche lui aussi sur une grande photo du journal : « Nous vivons une crise de civilisation qui va déboucher sur un modèle de société fondé sur l'épanouissement de l'homme. »

Au total, il est significatif qu'un journal populaire consacre plusieurs pages à une « enquête » sur le bonheur, significatif aussi qu'il ait l'intelligence de ne pas prendre parti et de témoigner d'une certaine réserve à l'égard de ceux qui proposent des recettes de bonheur, tout en assurant la publicité de leurs œuvres. Une page est consacrée au dernier livre de Luc Ferry. Il a droit, lui aussi, à une photographie, mais exprime son désaccord avec la thèse selon laquelle le bonheur ne dépend pas du réel, mais du regard qu'on porte sur lui, et il dénonce dans l'injonction à être heureux le risque d'une dangereuse illusion.

Cette ambivalence, notons-le, est bien celle de la société de consommation qui est assez sûre d'elle-même pour promouvoir ceux-là mêmes qui en condamnent les excès et la perversité. Mais, au-delà des considérations qui touchent toujours, en fin de compte, et quelles que puissent être les motivations de leurs auteurs, au thème du rendement et de la productivité, on perçoit en arrière-plan une interrogation générale, que l'on est sans doute en droit de dire métaphysique, sur le sens de l'existence individuelle. Les situations de crise sont favorables, sur le plan intellectuel, à ce type de questionnement : le sens de l'existence individuelle dépend d'abord des modalités du rapport à autrui. Toute identité singulière se construit par la relation avec l'autre, qui se définit comme constitutive du sens social. Lorsque nous employons le mot « sens » dans une acception plus vaste et plus vague (en parlant par exemple de « crise du sens »), c'est souvent ce premier « sens » qui, de fait, est en cause et qui apparaît comme le déclencheur d'une interrogation plus large et plus vague sur le sens de l'existence.

Il paraît donc non seulement légitime, mais impératif d'esquisser les grandes lignes de ce que l'on pourrait appeler une anthropologie des bonheurs, entendue comme « science pratique du sujet » (Michel de Certeau), qui explorerait, au-delà des occurrences particulières, les voies par lesquelles, à travers sa gestion du quotidien, un individu essaie de maintenir son lien avec d'autres et de créer de nouveaux liens.

Le paradoxe apparent est que le mouvement d'ampleur qui pousse certains auteurs à se lancer aujourd'hui dans l'investigation de la notion de bonheur (de Luc Ferry, avec ses *7 façons d'être heureux*, à Alain Badiou, avec sa *Métaphysique du bonheur réel*) prend naissance à un moment où les motifs d'inquiétude se multiplient et dans un pays où les raisons d'angoisse affleurent quotidiennement, au vu de la situation politique, économique, sociale et, j'allais dire, morale du monde. On parle du bonheur en Europe alors que l'inquiétude grandit devant les diverses menaces qui pèsent sur elle. Le paradoxe n'est donc qu'apparent car il est normal, dans une période d'incertitude, de chercher des bouées de sauvetage.

Bonheurs au pluriel

Ce livre ne traitera pas du bonheur, mais des bonheurs.

L'humanité ne se divise pas entre heureux et malheureux. Sans doute la catégorie du malheur est-elle plus immédiatement sensible à chacun car les malheurs soudains s'abattent avec la brutalité indifférente de la nature : l'éloignement d'un être aimé, temporaire ou définitif, est plus fortement ressenti, parfois, que l'amour que nous lui portions ; ou plutôt c'est à la douleur que nous inspire la certitude d'être privé à jamais de sa présence que nous mesurons l'importance qu'elle revêtait dans l'ordinaire de notre existence. C'est pourquoi la perte d'un être aimé entraîne souvent un sentiment de remords. Nous nous remémorons certains instants d'intimité que nous sommes peut-être les seuls à revivre intensément, dont nous ignorons si l'autre, définitivement disparu de notre vie, en a gardé la trace, mais dont nous savons, si cet autre est mort, que désormais ils nous laisseront définitivement seuls face aux caprices de la mémoire.

Nous allons tenter ici, en inversant la démarche habituelle, de faire un détour modestement anthropologique pour tenter d'observer en quelles occasions et à quelles conditions nous sommes, chacun pour notre part, saisis de temps à autre par l'évidence sensible d'un moment et d'un mouvement de bonheur. Un moment et non un état. Un mouvement et non une immobilité permanente.

Il existe beaucoup de mots pour évoquer ces élans subits de l'âme : mais la joie, l'allégresse, l'enthousiasme qui « s'emparent » de nous sont habituellement conçus comme s'ils venaient d'ailleurs et nous tombaient dessus, comme s'ils nous « possédaient », différents donc du bonheur défini à la fois comme un état stable et venu de l'intérieur, expression de notre moi profond. Cette opposition entre extérieur et intérieur, volatilité et permanence est heureusement mise en cause par la langue française qui permet de parler des bonheurs au pluriel – ce qui est plus difficile avec l'italien *felicità*. En français le mot *félicité* renvoie plutôt à un état de béatitude, dont le modèle est la contemplation divine des bienheureux promus à la vie éternelle. Avec les bonheurs au pluriel nous retrouvons la terre et les mortels, les êtres de chair avec leurs attentes, leurs déceptions, leurs craintes et leurs espoirs. Ce qui invite à s'interroger sur la présence et le rôle des sens dans la délimitation des moments de bonheur.

S'il est à la fois plus exact, plus intéressant et moins idéologique de parler des bonheurs au pluriel que du bonheur au singulier, c'est donc parce qu'il s'agit de repérer des faits, des événements, des attitudes, et non de dissenter sur une abstraction, le concept de bonheur en général. Il y a, dans une vie, des bonheurs soudains qui surgissent alors que le contexte ne semblait pas s'y prêter, mais qui existent malgré tout et qui tiennent bon, contre vents et marées, au point d'imprégner durablement la mémoire.

L'existence de ces bonheurs peut nous enseigner quelque chose sur différentes questions, comme celles de l'identité singulière, du rapport aux autres, du rapport à l'espace et au temps, autrement dit sur la constitution symbolique de l'être humain. Elle a une dimension anthropologique. Le rapport aux autres est en jeu dans tous les moments de bonheur ; le rapport à soi et le rapport aux autres sont indissociables et Rousseau, par exemple, ne goûtait jamais tant aux différents bonheurs du promeneur solitaire que lorsqu'il se trouvait

dans un milieu amical, entouré et non pas isolé.

L'exploration intime de ces bonheurs révèle qu'ils sont, dans tous les cas, liés à la perception d'un mouvement : d'un lieu à l'autre, d'un moment à l'autre, d'un être à l'autre.

Ainsi, la charge poétique du mot « retour » tient au fait qu'il évoque indissociablement l'espace et le temps. Les sociétés nomades sont des sociétés de l'éternel retour lorsque, comme les Peuls, elles réinscrivent dans le sol, à chaque étape, la configuration inchangée de leur espace social. On peut apprécier la force poétique de tout mouvement de « retour » dans des contextes différents : retour au berceau familial pendant les vacances d'été, qui est à la fois un retour géographique et un illusoire retour vers l'enfance ; ou, dans l'exemple des tournées théâtrales, dont les protagonistes ressentent le bonheur de se retrouver chaque soir sur le même espace scénique, mais dans une ville différente.

Pourtant les anciens combattants de toutes les guerres, depuis Ulysse, ont toujours eu du mal à affronter l'épreuve du retour, sans doute parce qu'elle apporte la preuve de l'irréversibilité du temps. Au moment du retour, quelque chose a changé, ne serait-ce que le regard que nous portons sur le monde extérieur (Proust de retour à Illiers est déçu par l'étroitesse du paysage).

Une question se pose à ce point : celle des bonheurs de la création. La création de l'acteur en scène, « porté » par son public. Celle de l'auteur qui a besoin de se savoir lu ou entendu par quelques-uns au moins pour trouver son bonheur dans l'écriture et quelquefois des « bonheurs d'écriture » qui relèvent du même miracle, à ses yeux, que les bonheurs de la vie.

Les bonheurs fugitifs sont des révélateurs : c'est quand ils disparaissent que leur nécessité nous saute aux yeux. Cloués sur un lit d'hôpital, nous mesurons le prix de la moindre promenade en ville. Au-delà, ils nous disent quelque chose du lien social et de la solitude, du passé et de l'avenir. Quelque chose aussi de l'inégalité actuelle des destins : les migrants sans espoir de retour connaîtront des moments de bonheur peut-être, mais seront condamnés à ne vivre que l'avenir, condamnés à l'héroïsme en quelque sorte.

L'âge, pour sa part, n'est pas une condamnation à ne plus vivre des bonheurs. Peut-être même est-il une condition nécessaire pour les

rencontrer, une fois balayées les promesses du Jugement dernier, de la résurrection de la chair et des corps glorieux. L'âge autorise une expérience des bonheurs partagés entre générations, qui est la seule preuve tangible de l'existence de l'homme générique, indépendamment de l'origine, du sexe et de la date de naissance. L'inventaire des bonheurs liés à l'âge n'est donc pas réservé à l'état de sénilité, contrairement à ce qu'affirmait Cioran avec un joyeux pessimisme.

Ce livre traite des instants de bonheur, d'impressions fugaces et de souvenirs fragiles ; il ne prétend pas élaborer une « métaphysique du bonheur » (Badiou). Mais ce thème oblige celui qui l'aborde à prendre quelques exemples personnels, les seuls dont il puisse traiter avec un minimum de pertinence, en sorte que s'esquisse, au fil des pages, un autoportrait anachronique de l'auteur, qui revendique sa part dans la distribution des petits bonheurs – ce qui donne parfois à son texte le style d'un journal de bord désordonné. Ce « journal » voudrait instaurer un dialogue avec le lecteur, le prendre à témoin comme dans une conversation, commenter les événements en cours, même lorsqu'ils paraissent démentir la possibilité de moments heureux, comme c'est souvent le cas, aujourd'hui, dans ce monde tour à tour ou simultanément tragique et dérisoire, menaçant et exaltant, où nous nous essayons, chacun pour notre part, comme y invitait Voltaire, à « cultiver notre jardin ».

Des bonheurs malgré tout

Pourquoi depuis quelque temps me titille, me provoque, me tente tout en m'inquiétant vaguement l'envie d'écrire à propos du bonheur, ou plutôt des bonheurs ? Non pas des bonheurs enfuis, des bonheurs passés (le « bonheur fané » que chantait Trenet dans « Que reste-t-il de nos amours ? »), mais des bonheurs au présent. Attention, je ne veux pas lancer un appel, encore moins une injonction : « Soyez heureux ! » ; il ne s'agit pas de ça : je voudrais parler *des* bonheurs – le terme, paradoxalement, est plus modeste au pluriel qu'au singulier –, des bonheurs qui résistent à l'époque, à la terreur, à l'âge ou à la maladie, des bonheurs que je nommerai les « bonheurs malgré tout ». Ceux qui permettent de tenir le coup quotidiennement, parce qu'ils pointent un instant le nez dans nos désarrois ou nos réflexions, ceux que l'on croise dans la rue comme on croise un ami, par hasard, ou un visage inconnu, mais au profil néanmoins familier.

Pourquoi, oui, pourquoi ?

Parce que j'ai l'impression que ces bonheurs-là sont tenaces et ne sont pas près de se dissoudre dans je ne sais quelle morosité générale, et encore moins de s'évanouir devant l'angoisse diffuse ou la panique généralisée que susciterait par exemple, aujourd'hui, la menace des fous d'Allah. Ce sont des bonheurs privés, indépendants de tout contexte général. Quelques esprits pointilleux pourraient les dire « égoïstes ». En vérité, il vaudrait mieux les qualifier d'insubmersibles car ils peuvent survivre aux tempêtes qui ébranlent l'âme et aux inondations qui l'étouffent et la noient. On m'a raconté, dans mon enfance, qu'un général américain avait gardé avant tout du Débarquement le souvenir du fort rhume qui l'avait tourmenté ce jour-là. Sans doute n'était-il pas pour autant indifférent à l'enjeu de la

bataille, ni à la mort de ceux qui servaient sous ses ordres. Eh bien, je voudrais suggérer et même affirmer qu'il y a des bonheurs qui sont un peu à l'image de ce rhume : lorsqu'ils surgissent, ils résistent à tout, accaparent l'imagination d'un individu et lui resteront en mémoire, même au cours des moments les plus difficiles de son existence, y compris des événements les plus dramatiques et des catastrophes les plus meurtrières. Ce sont des « bonheurs malgré tout ».

Mais alors, me direz-vous, quels sont donc ces bonheurs malgré tout ? Donnez-nous des exemples ! Question naturelle, mais difficile. Car ces bonheurs, ces instants de bonheur sont par définition individuels. On ne saurait en dresser une liste exemplaire. Pourtant chacun ou chacune, pour peu qu'il ou elle y pense un peu franchement, les verra se dessiner, plus ou moins nets, parfois légèrement flous, sur l'écran de la mémoire.

Ce sont des bonheurs simples, dont il suffit d'être privé pour ressentir le besoin vital qu'on en a. Les causes de ces privations peuvent être multiples, graves ou non, individuelles ou collectives : une maladie, un séjour à l'hôpital, une guerre... Ces « empêchements » permettent de mieux cerner les contours de ce qu'ils interdisent ou rendent impossible, et ils en font ressortir par défaut l'impérieuse nécessité. Ainsi, un séjour à l'hôpital nous prive instantanément de notre liberté de mouvement ; nous nous trouvons assignés à résidence, souvent prisonniers d'un lit dans une chambre qui en comporte plusieurs. Je ne dis pas que cette situation interdit toute possibilité de petits bonheurs éventuels, mais je parle ici de sa capacité à nous faire ressentir soudain un certain nombre de manques dont elle nous fait par contraste et rétrospectivement mesurer l'importance. Le mouvement dont nous nous trouvons privés était bien une expérience de liberté aimable. Que ne donnerions-nous pas pour pouvoir de nouveau faire quelques pas dans la rue avant de nous arrêter devant le kiosque du marchand de journaux, échanger avec lui des propos vaguement fatalistes sur l'état du monde actuel, aller prendre un café serré sur le zinc d'un bistrot proche ou flâner dans le quartier sans penser à rien... : autant de déplacements dans l'espace qui occupaient dans notre emploi du temps une place si naturellement habituelle que nous oublions d'y penser. Boire un café ne nous procurait pas toujours une satisfaction particulièrement intense, nous informer de l'actualité encore moins, mais il suffit d'être privé un temps de ces

petites libertés pour en apprécier le prix et en éprouver le besoin : notre revendication se fait alors plus modeste et plus essentielle à la fois ; comme si nous prenions brusquement conscience du fil ténu qui reliait la suite de nos jours et nous aidait à vivre.

En 1972, mon grand-père avait été hospitalisé à Concarneau pour une maladie grave de l'intestin. J'étais venu le voir et, profitant du soulagement momentané que lui avait procuré un traitement local anesthésiant, il avait obtenu l'autorisation de prendre une demi-journée pour se rendre dans sa maison, à moins d'une dizaine de kilomètres de là. Il n'y avait rien de réjouissant *a priori* dans ce qui se présentait à ses yeux et aux miens comme un dernier voyage dans la maison que j'avais fréquentée régulièrement pendant plus de vingt ans, durant les vacances scolaires, et où nous étions toujours heureux de nous retrouver, récemment encore, dès que je pouvais faire un saut en Bretagne. À l'aller, je fus surpris par son entrain ; je retrouvais son côté bavard et blagueur ; il ne se tenait plus de joie, plaisantant et vantant auprès du chauffeur du taxi, qui l'écoutait avec patience, les mérites remarquables de son petit-fils. Ce fut une révélation : je compris soudain qu'il avait perdu tout espoir de jamais retourner chez lui, qu'il avait fait son deuil de l'idée de retour. Et que cette escapade était comme une résurrection, une revanche sur la fatalité. Nous sommes arrivés à la maison ; nous nous sommes assis et accoudés, comme d'habitude, à la table de la cuisine. Nous avons peu parlé. Évoqué ma grand-mère, disparue quelques mois plus tôt. Échangé, sans un mot, un ou deux sourires apaisés.

Au bout d'un moment, mon grand-père s'est levé, a poussé la porte de la salle à manger à laquelle il a jeté un dernier coup d'œil. Un dernier coup d'œil aussi au jardin, après avoir fermé à clef la porte de la maison. Ces quelques brèves et presque silencieuses minutes, où chaque seconde pesait son poids de temps, c'était un bonheur d'avoir pu les vivre ensemble ; nous nous le sommes dit en nous quittant devant sa chambre à l'hôpital.

Il est mort quelques jours plus tard.

Les bonheurs malgré tout, les *bmt*, seraient-ils en définitive des bonheurs passés, des souvenirs embellis par le temps ? Oui et non. Ce sont des instants qui, à l'inverse de l'ordinaire du temps, se gravent

dans la mémoire de façon consciente ; ils tiennent au corps, ils ont mobilisé tous les sens ; d'entrée on sait qu'ils seront toujours disponibles. Ils ne sont pas soumis, comme la madeleine de Proust, au dé clic d'une sensation retrouvée ; le flux de sensations qui les accompagne – mieux vaudrait dire qui les constitue – ne s'est jamais tari, n'a jamais disparu pour ressurgir à l'improviste. Nous résumons parfois plus ou moins maladroitement les choses en disant de tel ou tel moment que nous ne l'oublierons pas, ce qui n'est qu'à moitié vrai car nous ne l'aurons pas toujours à l'esprit ; mais il reviendra, parfois par hasard, parfois parce que nous l'aurons cherché. Tous les sens interviennent dans la constitution des bonheurs malgré tout. La vue et l'ouïe sont déterminantes dans la scène de ma dernière rencontre avec mon grand-père : je peux la repasser au ralenti dans ma mémoire car, au moment même, j'y reconnaissais des attitudes familières ; je nous revois, je suis les inflexions de sa voix, la façon dont il se raclait la gorge avant de laisser filer un soupir vite suivi d'un silence un peu las, ou, au contraire, la faconde légèrement fanfaronne avec laquelle, rejetant imperceptiblement la tête en arrière, il avait pris à témoin notre chauffeur ; mais aussitôt vient compléter le tableau, outre le souvenir toujours présent de la pression qu'exerçait sa main crispée sur mon bras – geste qui lui était familier, mais dans lequel il mettait sans doute ce jour-là une intention particulière –, le souvenir d'un souvenir : mon grand-père était un fin cuisinier et, dans la cuisine où nous nous retrouvions pour la dernière fois, j'avais souvent passé de longues minutes à le regarder préparer les pommes de terre qu'il faisait patiemment rissoler dans un chaudron de fonte sur la cuisinière à bois, les pommes de terre « à la grand-père » ; j'en humais les effluves avec volupté, savourant par avance leur fermeté croustillante et la lente explosion de chair tendre qui me fondrait en bouche quand j'y mettrais la dent.

La seule évocation de ces jours disparus me communique aujourd'hui, plus que nostalgie ou mélancolie, la certitude d'avoir connu des moments de pur bonheur.

D'un bonheur partagé jusque dans la lucidité silencieuse de ses derniers instants.

Être ou ne pas être ?

La question, on le sait, a préoccupé l'humanité de longue date. Pourquoi suis-je né ? Pourquoi suis-je moi ? C'est une question que l'on se pose parfois dans la première enfance, à l'âge où les questions philosophiques viennent spontanément à l'esprit. Un hasard totalement arbitraire a entraîné un enchaînement de conséquences auxquelles je ne saurais échapper. Heureux ou malheureux, je serai toujours le produit de cet arbitraire initial qui me définit et, par définition, m'échappe. Mais, si j'ignore pourquoi je suis moi, et non un autre, et si j'ignore même, tout simplement, pourquoi je suis, cette évidence s'impose comme une nécessité indiscutable, comme le point de départ que je ne saurais remettre en cause qu'au prix d'une contradiction essentielle, d'un impossible et impensable déni.

Quant au moi, saisi à travers la variété des expériences sensorielles, il ne se présente pas comme un môle stable et assuré. Sa diversité, sa variabilité sont un fait d'expérience courante, banale. Nous savons bien, en outre, que toute identité suppose l'altérité. Toutes les codifications sociales, dans toutes les cultures du monde, se sont appuyées sur ce constat pour édicter des règles d'éducation et bâtir des hiérarchies supposées fondées en nature.

Marcel Mauss faisait remarquer que, pour autant, la conscience d'exister singulièrement est un fait général. Mais chaque individu singulier doit faire un effort colossal d'imagination pour concevoir la singularité subjective de l'autre. Passé l'étonnement de devoir être soi, l'individu est confronté à la nécessité de penser le moi de l'autre. Il n'échappe à une première difficulté que pour en rencontrer une autre, qui, au fond, n'est qu'un redoublement de la première.

Pratiquement le solipsisme est une tentation perpétuelle et on peut supposer que les grandes dérives dictatoriales en relèvent : pour certains, le moi des autres ne peut se comparer avec l'évidence intime et intense de leur propre rapport au monde... et aux autres.

Le moi se construit à l'épreuve de l'autre et nous savons bien l'importance du milieu amical, scolaire et familial dans la formation de la personnalité individuelle. L'épreuve de l'autre est parfois une vraie épreuve, d'autant plus redoutable que ceux qui nous l'imposent n'en ont souvent pas conscience. Quelques souvenirs de ma propre enfance m'aideront à illustrer et préciser cette affirmation. Ma première et fondamentale expérience métaphysique date de 1942 ou 1943, quand je me suis rendu compte que mes parents m'avaient menti à propos de l'existence du Père Noël : je l'ai compris lorsque, avec des ruses de sioux, ils sont entrés dans ma chambre pour y déposer, devant la cheminée, le cadeau que le barbu au manteau rouge était censé m'offrir – cadeau modeste au demeurant, car les temps étaient durs, y compris pour lui, apparemment. Or je ne dormais pas, même si je m'appliquais à bien fermer les yeux, conscient que j'étais de commettre une espèce de sacrilège. Lorsque, deux ou trois ans plus tard, ils m'ont laissé entendre que le Père Noël n'existait pas, j'ai caché à mes parents qu'il y avait belle lurette que je faisais semblant d'y croire. Je ne voulais pas leur faire de peine, mais je pense aujourd'hui que, volontairement ou non, ils m'avaient aidé à grandir en me donnant l'occasion de mentir à mon tour par délicatesse.

Il reste que j'ai très tôt ressenti à l'égard de l'existence de Dieu le Père, représenté sous les traits d'un vieillard barbu, le même scepticisme. Mon père ne croyait ni à Dieu ni au Diable, mais ma mère n'avait pas cette audace et j'ai fait pieusement ma première communion en différant le moment où je lui avouerais que cette fois-là encore je ne dormais que d'un œil.

La notion de salut est consubstantielle au monothéisme.

Mais de quoi devrais-je être sauvé ? Qu'avais-je donc fait ? Dans la vision des religions de salut, le sort de chaque individu se joue dans son rapport avec le Dieu unique ; il y a là l'origine possible d'une relation exclusive de toute autre, d'une forme aveuglée de mysticisme qui constitue une réponse à l'étonnement premier de devoir se définir comme une conscience subjective. Le risque est alors que l'autre

humain soit escamoté ; qu'il n'ait pas sa place dans ce face-à-face illuminé entre un sujet humain unique et le Dieu auquel il s'abandonne. « Joie, joie, joie, pleurs de joie », s'écrie Pascal, après son « expérience » solitaire de la nuit du 23 novembre 1654.

Les chances de salut du mystique qui croit à sa relation privilégiée avec le Dieu Sauveur n'ont rien à voir avec les œuvres. Quand l'ego « s'oublie en Dieu », comme dans le soufisme, où sont les autres ?

La joie de Pascal me faisait peur. À l'époque, les programmes scolaires suivaient une progression sagement historique : le Moyen Âge en cinquième, le XVI^e siècle en quatrième, le XVII^e en troisième, le XVIII^e en seconde et enfin le romantisme et le XIX^e en première, à l'âge où les tourments adolescents se faisaient plus insistants. On a certainement eu raison de revenir sur cette disposition, mais elle avait le mérite de faire attendre et désirer la suite : j'ai vécu l'entrée en seconde, de ce point de vue, comme une sorte de libération. J'accédais aux Lumières du XVIII^e siècle.

Ce fut pour moi le début d'une période d'interrogations politiques qui dure encore.

Le bonheur n'aurait-il pas nécessairement une dimension sociale ? C'était en tout cas le point de vue des révolutionnaires français, et les propos de Saint-Just prononcés en mars 1794 devant le Comité de salut public inspirent à celui qui les lit de nos jours une émotion sur la nature de laquelle il peut être tenté de s'interroger : « Que l'Europe apprenne que vous ne voulez plus un malheureux ni un oppresseur sur le territoire français ; que cet exemple fructifie sur la terre, qu'il y propage l'amour des vertus et le bonheur. Le bonheur est une idée neuve en Europe. »

Cette émotion elle-même a plusieurs causes. Le discours de Saint-Just affirme l'existence des autres et la nécessité de transformer leurs relations pour les rendre heureux. L'idée neuve du bonheur passe par la disparition simultanée de l'oppresseur et de l'opprimé. La difficulté commence avec la définition de l'oppression et l'identification des oppresseurs. Saint-Just a prononcé sa phrase restée célèbre sur le bonheur comme idée neuve la même année, 1794, où il a prononcé le discours qui envoyait Danton à la guillotine, en avril, et participé, en juin, à la victoire de Fleurus qui sauva la République, avant d'être lui-même guillotiné avec Robespierre, en juillet. La génération de ces

jeunes gens (Saint-Just est mort à vingt-sept ans) a vécu à un rythme effréné, et l'on ne peut qu'être fasciné par l'intensité de cette brève période historique parsemée de sang et de discours talentueux faisant référence à l'Antiquité. On peut aussi se demander si, à trop vouloir faire le bonheur du peuple, on ne risque pas de sacrifier des vies et des destins avant de retomber dans l'ordinaire prosaïque du quotidien. Il y a quelque chose de troublant dans la fascination exercée par la mort sur ceux qui ont conduit la révolution pendant quelques mois et ont fait mourir leurs compagnons avant de monter à leur tour sur l'échafaud. Le bonheur selon Saint-Just est à l'image de ceux auxquels il est censé s'appliquer : insaisissable. Un peu comme si les grands révolutionnaires étaient des mystiques sans Dieu, assez conscients en leur temps de la portée de leur vision et de leurs paroles pour en tirer une forme de satisfaction altière et solitaire à laquelle on n'ose donner le nom de bonheur.

L'épisode révolutionnaire, marqué à la fois par les luttes internes et la guerre avec l'Europe des Princes coalisée, est fait d'instantanés exaltants pour ses auteurs, pour ceux qui ont eu la chance ou le malheur d'y être associés de près. Comment apprécier ce qu'ont pu ressentir ces jeunes gens en tentant de faire passer leur « grand récit » dans l'histoire ?

Le roman a exploité ces « bonheurs héroïques », pour reprendre l'expression de Boris Cyrulnik, et l'image de ceux qui les incarnent sous leur double visage : celui de l'individu qui part à la quête du bonheur dans la quête amoureuse et celui de l'homme d'action qui veut plier l'histoire à son désir et faire le bonheur de tous. De Stendhal à Malraux, ces deux figures masculines, qui peuvent d'ailleurs se recouvrir l'une l'autre, animeront le roman. Et on peut faire de ce genre littéraire un indicateur historique des variations de l'idée de bonheur et de sa progression dans le monde.

« Les gens heureux n'ont pas d'histoire », dit un proverbe français. Il faudrait en conclure que les personnages de romans et de la littérature en général sont rarement présentés comme heureux. Ou que, le bonheur étant difficile à définir ou à saisir, toujours en fuite, ceux qui se lancent à sa poursuite en tous sens, « au petit bonheur la chance », ont toute chance, en effet, de ne pouvoir se raconter qu'au passé, lorsque, prenant du recul, ils cèdent à la tentation de la nostalgie ou du renoncement, à une forme d'apaisement qui peut passer pour de la

sagesse, comme à la fin de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert. « C'est ce que nous avons connu de meilleur » : Frédéric Moreau et son ami d'enfance, Deslauriers, se retrouvent, « revenus de tout », comme on dit, le premier de ses rêves d'amour, le second de son ambition politique, et ils évoquent dans un sourire un épisode peu glorieux de leur jeunesse, une escapade avortée dans un bordel de Nogent.

Ainsi le bonheur apparaît-il comme une notion temporelle qui peut revêtir deux aspects : celui d'une nostalgie individuelle, d'un mensonge portant sur le passé, ou celui d'une utopie collective, d'un mensonge portant sur le futur. Une illusion dans les deux cas, c'est-à-dire, pour Freud, l'expression d'un désir, spontané dans le premier cas, induit dans le second. Et si le temps est bien la matière première du roman, on ne peut s'étonner que la quête romanesque du bonheur, heureuse ou malheureuse, en constitue, sous divers avatars, le thème dominant. *L'Éducation sentimentale* constitue, de ce point de vue, le roman du désenchantement : l'aventure amoureuse et l'aventure politique, conduites à leur terme, ont pour conclusion l'amitié retrouvée des deux héros revenus de leurs illusions sur eux-mêmes. Le titre du roman est à lui seul un programme dont on pourrait paradoxalement souligner aussi bien l'optimisme que le pessimisme : la « sagesse » pratique à laquelle aboutit l'éducation des sentiments est-elle à jamais acquise ? L'âge conduit-il fatalement à ne plus se faire d'illusions ?

Rien n'est moins certain.

Les illusions survivent à l'âge et le regard « lucide » que nous portons sur le passé ne garantit rien pour le présent et l'avenir. D'autant que nos prévisions sont souvent myopes et que le présent nous prend souvent par surprise. Aussi bien dans la vie privée que dans la vie publique, l'avenir garde sa part d'imprévisibilité, pour le meilleur ou pour le pire. Nous sommes ainsi condamnés à vivre « au petit bonheur la chance », à réagir devant l'événement : une rencontre, une découverte, un accident sont toujours possibles. Notre réaction à l'imprévu sera elle-même une surprise : en ce sens, nous sommes tous des créateurs.

On cède parfois à la tentation de, comme on dit, « revenir sur son passé ». Cet exercice périlleux peut se limiter à un *curriculum vitae* de style professionnel, mais nous savons bien, au fond de nous, qu'il s'agit alors d'un leurre pour nous persuader du caractère ordonné et

rassurant d'un parcours encore inachevé. Mais il peut aussi être l'occasion d'un moment de franchise et de surprise : que serais-je devenu si un de mes camarades de l'École normale ne m'avait pas parlé un soir autour d'un verre de la possibilité réelle de travailler sur l'Afrique et en Afrique ? Je serais sans doute devenu un spécialiste de littérature française. À moins qu'une autre rencontre m'ait orienté vers d'autres horizons. Des rencontres de hasard qui ont eu des conséquences durables dans nos vies auraient très bien pu ne pas se produire. Si je n'avais pas raté mon train... Si j'étais resté chez moi ce soir-là... Si mon copain Dupont ne m'avait pas proposé d'aller faire un tour... Une série de petits hasards, en se combinant sous le regard de celui ou celle qui tente de se souvenir, reconstituent la trame du passé par rapport auquel il ou elle se définit aujourd'hui. Nous inventons nos vies, en fait, et l'arbitraire de l'événement, s'il est accepté, peut passer pour le produit d'une création et la source inattendue d'un moment de plénitude et de bonheur.

Bonheurs et création

L'Éducation sentimentale a un auteur. Flaubert ne se confond pas avec son héros. Quand bien même un auteur utilise des éléments personnels pour imaginer ses personnages, il crée leur histoire et cet acte de création échappe à la définition en termes de bonheur ou de malheur. L'auteur aspire à être lu, il dépend de ses lecteurs. Et la satisfaction que peut lui apporter la certitude d'en avoir quelques-uns n'a rien à voir avec la vanité : elle s'apparente plutôt au sentiment intime d'une relation qui éloigne le spectre de la solitude. Elle est le résultat d'un parcours en soi et hors de soi, d'une aventure, en ce sens, dont la lecture des autres, la lecture par les autres, marque non la fin, mais une sorte de rebondissement : l'histoire lue par d'autres sera interprétée par eux, réinventée peut-être ; telle ou telle formule retiendra peut-être l'un d'entre eux. Bref, l'auteur peut se persuader qu'il n'est plus seul au monde ou, plus exactement, il peut trouver dans le sentiment d'être présent indirectement dans l'imagination des autres une preuve de vie.

On comprend bien comment les grands interprètes, chanteurs, musiciens ou comédiens, sont dépendants de l'accueil de leur public, conscients qu'ils sont de la relation privilégiée qu'ils ont la chance d'établir avec lui par instants. L'auteur ne connaît que plus rarement de tels moments d'effervescence, quand il a la chance de pouvoir rencontrer une partie de son public à l'occasion d'un colloque ou d'un festival ; le plus souvent, il peut espérer établir, même à son insu, une relation avec des lecteurs qui lui resteront inconnus, mais dont il sait qu'eux se feront une certaine idée de lui. Cette existence dans l'imagination des autres est plus durable que les ovations d'un soir, mais il faut qu'elle se manifeste de temps en temps par des signes

tangibles. La rencontre concrète d'un lecteur véritable peut exacerber chez l'auteur la conscience de soi en lui apportant la preuve que ce qu'il essayait de suggérer a été entendu ou même qu'il a été entendu au-delà de ce qu'il voulait dire, comme si son texte avait pris son indépendance et s'était plié aux attentes d'un autre. Si le bonheur est lié à la certitude d'exister, des auteurs peuvent connaître des moments de bonheur.

C'est dire aussi que lecteurs ou spectateurs, symétriquement, peuvent connaître des bonheurs spécifiques en rencontrant l'œuvre d'un auteur.

Car la certitude d'exister a besoin de la preuve par l'autre. « Les amoureux sont seuls au monde » : c'est un titre de chanson. Il résume l'idéal de la solitude à deux, à quoi tend l'amour dit « fusionnel ». La certitude d'être heureux passe par la rencontre de l'autre, mais on sait aussi que l'amour est mortel, qu'il ne peut se maintenir longtemps dans l'état d'incandescence dont l'éclat illuminait soudain le monde extérieur et non pas seulement le visage de l'être aimé. L'amoureux regarde les autres, la vie et le monde, pour un temps, avec des yeux neufs. Il vit intensément, il se sent vivre. « C'est pour ces rares instants qu'il vaut la peine de vivre », écrivait Stendhal dans *Lucien Leuwen*. L'amour, c'est donc l'épreuve combinée de l'autre et du temps. Et il y a quelque chose de cette double épreuve dans l'acte d'écrire – acte d'amour, en ce sens, preuve de vie et élan vers un autre indéterminé, mais irrémédiablement présent dans la conscience de celui ou celle qui écrit.

La fulgurance de l'instant de bonheur n'est pourtant pas le dernier mot de l'amour. Outre que la solitude à deux est peut-être au fond une double solitude qui révélera sa vraie nature à la longue, il faut vouloir aimer ; c'est l'auteur, de ce point de vue, qui est le modèle de l'amoureux, et non l'inverse. Il persévère ; il écrit et continue à écrire. Au terme, il aura avec son œuvre une relation étrange : ne se reconnaissant plus dans certaines pages, comme on oublie des pans entiers de son passé, il sera tenté pourtant de les réinsérer dans un parcours auquel il veut rester fidèle. L'auteur d'un certain âge et ses livres sont comme un vieux couple. Ils illustrent ensemble la vertu de persévérance sans renoncer à poursuivre la route. Tout s'achèvera un jour, mais en attendant la vie continue. La vie, c'est-à-dire non la roue libre de celui qui se laisse aller dans la descente, mais l'effort

maintenu pour se porter vers les autres.

Il y a une vertu du bonheur : s'il est soumis au hasard de la rencontre et de l'événement, encore peut-on vouloir ce hasard, le chercher et, une fois qu'on l'a trouvé, savoir qu'il faut continuer à chercher. Cioran, dans ses *Syllogismes de l'amertume*, affirme tout le contraire apparemment : « Le bonheur est tellement rare parce qu'on n'y accède qu'*après* la vieillesse, dans la sénilité, faveur dévolue à bien peu de mortels. » Mais, dans le chapitre intitulé « Vitalité de l'amour », il confie : « Nous aimons toujours... quand même ; et ce "quand même" couvre un infini. » Le bonheur d'active, si je puis dire, est inachevé par nature ; la vaine poursuite de son idéal asymptotique s'en rapproche sans jamais le rejoindre. Quant à la sénilité, c'est la mort anticipée, l'indifférence qui ne se soucie plus ni des amours mortes ni du bonheur en fuite.

Vertu, chance et bonheur composent ainsi un ballet bien réglé, qui les rapproche sans jamais les laisser se rejoindre. Les conceptions du bonheur sont sans doute variées, mais le bonheur, s'il n'est pas une abstraction, se mesure sur l'individu ; c'est une notion fondamentalement individuelle. En ce sens, elle est bien fille des Lumières. Cependant l'individu singulier ne s'accomplit que par la relation à l'autre : le singulier n'a lieu que dans la relation, pour reprendre la formule de Jean-Luc Nancy. Le bonheur se poursuit, se cherche, selon certaines métaphores, mais il se construit et se consolide, selon d'autres métaphores. Autrement dit, nous avons un rapport passif et actif au bonheur : affaire de chance ou de malchance, en un sens, mais aussi de détermination, de force et de volonté, c'est-à-dire de vertu au sens premier du terme, au sens de la « virtù » machiavélique. Car si le bonheur de tous a été et reste encore un idéal révolutionnaire, le bonheur de chacun en demeure la pierre de touche. « C'est l'affirmation de chacun que le commun doit rendre possible », dit encore Jean-Luc Nancy (dans son interview par Juliette Cerf, *Télérama*, 14/07/2012).

Allers et retours

Les compagnies aériennes délivrent moins volontiers des « allers simples » que des « allers-retours ». Tout se passe comme s'il y avait toujours quelque chose de suspect dans la notion d'aller sans retour, quelque chose qui s'apparenterait à un désir de rupture, de fuite hors du lieu qui est normalement celui par lequel on se définit. L'expression « aller-retour » elle-même implique une certaine idée de rapidité : l'absence sera courte et l'on reviendra vite.

Utilisé seul, le mot « retour » libère l'imagination et n'implique pas un itinéraire précis. La charge poétique du mot « retour » tient au fait qu'il met en jeu un double registre : le temps et l'espace. Ce double registre lui-même commande l'ambivalence du terme qui peut exprimer une simple répétition, mais aussi une nouveauté radicale, une routine ou une expérience.

Les sociétés nomades suivent en principe un même itinéraire dont les différentes étapes correspondent en général aux conditions climatiques favorables, par exemple, à l'alimentation de leurs troupeaux (la transhumance est un bon exemple de nomadisme européen encore actuel). Mais, à chaque étape de leur parcours, les Peuls réinscrivaient sur le sol le plan strict de leur village ambulante. Rien de moins vagabond que le nomadisme ainsi conçu : les sociétés nomades sont des sociétés de l'éternel retour.

De manière générale, on sait que le retour des saisons fournit un modèle à l'organisation de nombreuses sociétés et commande le calendrier des activités ; il impose des échéances auxquelles les sociétés paysannes sédentaires doivent être attentives sous peine de disette et de famine. La répétition est le fait de nombreux groupes sociaux, qu'ils soient sédentaires ou nomades : toute atteinte à l'ordre

du monde peut ainsi constituer une atteinte à l'ordre social.

L'attachement au lieu de naissance ou au berceau de la famille correspond à une forme de nomadisme familial qui est un peu du même ordre. Les vacances ont été et restent encore pour beaucoup de citadins modernes une occasion de retrouver leur milieu d'origine, leurs « racines », et ce « retour aux sources », quand il est régulier, s'apparente à une forme de nomadisme au sens traditionnel du terme : le retour au lieu d'origine correspond le plus souvent au retour de la belle saison, aux vacances d'été.

Le nomadisme ordinaire peut susciter des formes de nostalgie, un désir de retour qui est à la fois l'expression d'un manque et d'une attente, qui se complique par le fait que les souvenirs attachés au lieu d'origine sont des souvenirs d'enfance : le retour auquel on aspire alors est à la fois un retour spatial et un retour temporel ; le premier peut être satisfait, le second est impossible. D'où la nature ambivalente de la nostalgie, cette souffrance qui est un plaisir et inversement.

La vie en général est l'occasion d'allers-retours qui n'entraînent pas toujours de réactions affectives, au moins dans un premier temps. Mais il y a parfois des moments intenses, des moments de rencontre amoureuse ou amicale (pensons au lac du Bourget pour Lamartine ou au lac de Biemme pour Rousseau) : le retour de ces moments est impossible, le retour sur les lieux est une épreuve (« Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre / Où tu la vis s'asseoir ! » « Le lac », Lamartine). Ces moments peuvent être la matière première d'une expression littéraire parce qu'ils poussent à son comble la tension entre l'espace et le temps. Cette tension elle-même peut avoir plusieurs apparences : rien n'a changé dans le paysage qu'évoque Lamartine ; seul le temps a passé. Mais il arrive que le temps agisse sur la perception de l'espace. Proust, de retour à Illiers, trouvera un paysage rétréci, qui n'est plus à la mesure de celui qu'exploraient ses yeux d'enfant. C'est par l'écriture qu'il pourra en restituer les dimensions disparues.

Il y a quelque temps, j'ai fait une expérience, banale sans doute aux yeux des professionnels qui en ont l'habitude, mais qui, pour moi, a été l'occasion d'une révélation. Ce qui était premier, c'était l'impression de bonheur que je ressentais et dont les multiples causes

que je pouvais lui trouver n'arrivaient pas à expliquer la genèse ni à épuiser la signification. J'ai fait partie d'une troupe théâtrale qui, de 2010 à 2012, a effectué plusieurs tournées en Europe. Chaque fois que l'on me prévenait d'un nouveau déplacement, j'étais envahi par une allégresse qui m'interrogeait. Évidemment il y avait dans cette expérience nouvelle quelque chose d'excitant ; en outre, les compagnons que je retrouvais à chacun de ces rendez-vous étaient agréables, amicaux et nous avions vite tissé des liens de franche camaraderie. Mais la tournée apportait un élément spécifique par rapport au séjour en Avignon qui avait inauguré cette aventure avec éclat. Le fait de retrouver l'ensemble de la troupe était de fait une composante du bonheur de la tournée. Celle-ci nous a conduits dans une vingtaine de villes en Suisse, France, Luxembourg, Allemagne, Italie et Pologne. J'étais déjà passé dans certaines d'entre elles, mais, de toute manière, l'attrait touristique n'entraînait pour rien dans mon allégresse renouvelée à chaque départ ou plutôt à chaque arrivée. Car, à peine débarqué, je me rendais au théâtre et me glissais dans la salle où s'affairaient les techniciens ; un peu plus tard, Massimo Furlan montait sur scène et commençait à répéter. Il faut ici que j'ouvre une parenthèse sur la performance collective à laquelle nous nous livrions car elle n'est pas sans rapport avec notre sujet.

Massimo Furlan, le performer et concepteur de l'ensemble du spectacle, avait imaginé de reproduire les émotions que lui avait inspirées, enfant, le reportage télévisé du concours de l'Eurovision 1973 de la chanson. Pour ce faire, il incarnait un chanteur médiocre, Pino Tozzi, qui interprétait tour à tour, en changeant de personnage et de costume à chacune de ses prestations, les diverses chansons en compétition à l'époque. C'était un hommage de Massimo à son enfance apparemment heureuse, à des chanteurs et des chansons qui l'avaient marqué et à l'événement exceptionnel qu'avait constitué pour lui la permission de regarder la télévision toute une soirée à l'occasion de cette fête. J'intervenais un moment, en tant que père de Pino, et avec d'autres pour discuter de la chanson, de la mémoire, de l'âge, de tout ce qui pouvait nous passer par la tête (c'était la part de l'improvisation et de la performance) avant que s'achève la séance. Notre thème, en somme, c'était l'évocation d'un bonheur d'enfance.

Massimo continuait à travailler sa voix, les techniciens à régler les éclairages et le son, et, en m'efforçant de ne pas trop déranger les uns

ou les autres, je circulais des coulisses à l'avant-scène ou me contentais, assis dans l'un des fauteuils de la salle, de contempler le décor ; celui-ci était sommaire – un rideau, trois chaises, une plante verte et un micro –, mais toujours identique à lui-même et pris dans les mêmes effets d'éclairage : bref, où que je fusse, j'étais au même endroit, dans l'intimité de ce carré de lumière d'où bientôt je n'apercevrais du public qu'une masse obscure, vibrante et parfois si attentive que l'on croirait entendre son silence. Jamais aucune demeure ne m'avait donné aussi fortement le sentiment d'un lieu achevé et permanent, d'un lieu où je me retrouvais. Il suffisait de monter quelques marches, de pousser une porte pour être ailleurs, dans une ville étrangère dont nous apprécierions, la nuit venue, la foule et les boissons. Mais l'espace réservé de la scène et des rideaux derrière lesquels étaient disposés dans un ordre immuable les costumes qui permettraient à Massimo de changer en quelques secondes d'apparence et d'identité était toujours le même ; et c'était toujours vers cet espace, où qu'il se trouvât, que je me dirigeais de temps en temps, en train, en voiture ou en avion, pour y retrouver avec la petite troupe du théâtre, en même temps que ma place, je ne sais quel signe ou quelle preuve de mon existence. Le contraste entre la diversité des villes où nous jouions et la permanence du dispositif théâtral m'a toujours inspiré une forme immédiate de bonheur. Sans doute parce que, quelle que fût la ville où se déroulait la représentation, je vivais le voyage qui m'y conduisait comme un retour.

Ulysse ou l'impossible retour

Les transformations accélérées du monde urbain et rural aujourd'hui conduisent à des expériences bien différentes du temps et de l'espace, dans lesquelles toutes les dimensions sont simultanément en cause. Peut-être est-ce le propre de la société de consommation que de produire, et de vendre, de puissants instruments d'enregistrement qui apportent à ceux qui en font usage la preuve qu'ils sont bien allés là où ils sont allés. Les foules de touristes qui prennent la pose devant la tour de Pise ou Notre-Dame de Paris « immortalisent », comme on dit, ce moment de leur existence ; ils pourront le revoir, sinon le revivre, à volonté, et ce d'autant plus facilement que l'enregistrement lui-même en marquait le point culminant, le seul peut-être qui leur laissera finalement un souvenir. C'est le retour de l'expérience qui compte alors, indépendamment du lieu où elle s'effectue. Dans le monde global avec lequel les touristes prennent ainsi contact, est-il utile de revenir ? La notion de retour a-t-elle encore un sens ? Pensons aux formes extrêmes du tourisme de demain : beaucoup de gens fortunés ont d'ores et déjà réservé leurs places sur les navettes spatiales qui les mettront en orbite à une centaine de kilomètres d'altitude : ils découvriront l'image entière de la planète Terre, comme ils l'ont déjà vue sur leurs écrans de télévision, mais cette fois-ci sans écran intermédiaire. Ils auront ainsi par avance, et d'un seul coup d'œil, anticipé tous les allers et tous les retours possibles. Il leur sera sans doute difficile, comme il l'est vraisemblablement aux astronautes de profession, de reprendre pied instantanément sur terre après cette expérience physique du changement d'échelle dont nous prenons tous conscience aujourd'hui de façon plus indirecte.

L'instantanéité et l'ubiquité feront bientôt partie du quotidien le

plus ordinaire d'une partie de l'humanité. Il reste que le temps et l'espace sont les constituants symboliques des relations entre les individus humains et que ces relations sont essentielles à l'affirmation de chaque identité individuelle. Quelles que soient les modalités du tourisme actuel, chaque individu a besoin de la rencontre de l'autre pour s'accomplir. On peut donc gager qu'il y a dans chaque touriste-consommateur un voyageur qui sommeille, mais ne dort que d'un œil. Un voyageur, c'est-à-dire un être curieux des autres parce qu'il l'est de lui-même, et que le désir de partir l'emporte chez lui sur la satisfaction illusoire d'être arrivé.

Tout parcours humain est une odyssée. Mais le retour est sans fin car on ne retrouve jamais le passé perdu : le jeu de l'espace et du temps est cruel. Ulysse, au terme d'une errance qui lui avait fait faire le tour du monde connu à son époque est, selon certaines traditions, reparti. À la recherche de lui-même sans doute. Et donc à la rencontre des autres. *Le Comte de Monte Cristo* est le roman de l'impossible vengeance. Et des impossibles retrouvailles. Edmond Dantès fait souffrir ceux qui l'ont trahi, mais plus encore celle qui a été comme lui leur victime, Mercédès. Ce dont il ne peut se venger, c'est de l'évidence intime du temps qui a passé et l'a détaché de sa passion de jeunesse. Il n'aime plus Mercédès. Il n'est plus celui qui l'aimait. Au-delà, on a le sentiment qu'il est au bord de l'oubli, fatigué par l'idée même de la vengeance, insensiblement convaincu qu'il n'y a plus de retour possible. Il ne lui reste plus, puisqu'il en a encore la force, qu'à changer de vie, vraiment cette fois-ci, à oublier et à chercher d'autres bonheurs.

Ulysse reconnaît la constance de Pénélope, mais, selon d'autres versions, Pénélope n'était pas le modèle de fidélité dont elle est devenue le symbole. Pénélope ne reconnaît pas Ulysse lorsqu'elle le revoit. Seul son vieux chien, qui l'a attendu pour mourir, ne s'y trompe pas. La morale des contes avec prince et bergère (« Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ») ne s'applique pas sans mal au dénouement de l'*Odyssée*. Ulysse, ce personnage aux multiples facettes et d'une insondable richesse humaine, illustre notamment ce que l'on pourrait appeler le dilemme de l'« ancien combattant ».

De façon générale, tout ancien combattant fait, avec l'expérience du retour, celle d'une mise à l'épreuve de ce qu'il entend par « bonheur ». La simple reprise d'une relation amoureuse, la remise en état des

relations sociales antérieures, le « recommencement » ne sont guère évidents au regard de ce qu'il vient de vivre, ne serait-ce que du fait de la durée écoulée. L'ancien combattant de retour est coincé entre un passé qu'il vient de vivre et qu'il ne connaîtra plus – un passé qui, souvent, n'a plus d'existence – et un présent qu'il ne maîtrise pas complètement parce qu'il se *présente*, justement, comme la suite naturelle et évidente d'un passé plus ancien.

J'entends bien que le ressort romanesque des histoires d'anciens combattants est toujours tendu par l'opposition des sexes : Pénélope, à la maison, attend le retour d'Ulysse, qui vagabonde à l'extérieur ; Mercédès, à Marseille, ignore tout des aventures d'Edmond ; le couple Hestia-Hermès, si justement analysé par Jean-Pierre Vernant, reste la référence implicite de ces histoires de mouvement (masculin) et d'immobilité (féminine). Y aurait-il des bonheurs masculins et des bonheurs féminins ? Peut-être, sans doute, statistiquement et pour un moment encore, mais j'essaie ici de remonter à leurs sources communes.

Sainte-Barbe-du-Tlelat, aujourd'hui Oued Tlelat, est un village à vingt-sept kilomètres au sud-est d'Oran, dans lequel j'ai vécu plusieurs mois en 1962. J'ai évoqué ailleurs les quelques semaines de 1962 où, durant mon service militaire, j'avais été pris dans la fièvre de la lutte contre l'OAS qui s'était terminée sur le port d'Oran, le 25 juin, dans les flammes de l'incendie déclenché par l'explosion des cuves à mazout qu'avaient fait sauter les terroristes de l'Algérie française.

Après l'incendie, nous fûmes cantonnés dans une ferme évacuée par ses propriétaires pieds-noirs ; nous y vécûmes des jours paisibles et inactifs. Nous ne sûmes rien du massacre d'Européens perpétré le 5 juillet à Oran. Nous nous installions pour un séjour de plusieurs mois ; en dehors de quelques missions d'escorte jusqu'à Mers el-Kébir des convois qui évacuaient du matériel rapatrié en France, nous occupions notre temps comme nous pouvions.

Un jour, nous vîmes rentrer de permission un sous-lieutenant dont une lettre venait d'informer notre capitaine qu'il était affecté en France. Nous lui apprîmes la nouvelle ; il resta une journée avec nous ; mais il était déjà ailleurs. J'avais été frappé, je m'en souviens, par l'éclat soudain de son visage lorsqu'il avait enfin compris ce que nous essayions de lui faire entendre de manière un peu brouillonne, car

nous étions aussi surpris de sa surprise que lui de la nôtre et mêlâmes informations, questions et exclamations. Lui donnait l'image d'un homme libéré qui n'osait pas trop croire à ce que nous lui annoncions jusqu'au moment où nous pûmes le faire rentrer à Oran.

À la fin décembre, je bénéficiai moi-même d'une permission. J'avais écrit au colonel qui commandait le régiment à mon arrivée, rentré en France depuis peu et affecté au ministère de la Défense, pour lui demander s'il ne serait pas possible que j'accomplisse en France mes derniers mois de service. Mon retour à Paris, en avion, fut instantané. Je retrouvai ma famille ; ma fille aînée venait de naître. Je me rappelle m'être penché sur son berceau ; elle a ouvert les yeux et m'a fait un sourire ; personne n'a voulu me croire quand je m'en suis flatté. Elle n'avait que quelques jours, elle ne souriait pas encore, me disait-on. J'en conclus donc qu'elle m'avait fait don de son premier sourire. Je fis un saut en Bretagne pour saluer mes grands-parents. Les fêtes s'achevèrent et ma permission touchait à sa fin.

Et c'est alors que j'eus un comportement un peu étrange, ou plutôt que je fis preuve d'une passivité tenace dont je ne parlai à personne, pas même à mes proches, et dont les raisons profondes m'échappaient. Le temps avait passé vite ; j'étais intimement persuadé que le colonel avait accédé à ma demande, mais je me gardai bien de passer au ministère pour me renseigner. Je repartis pour l'Algérie et, à Sainte-Barbe-du-Tlelat, me retrouvai dans la situation de mon camarade un peu plus tôt : exclamations de surprise de ceux qui ne m'attendaient plus, plaisir des retrouvailles mêlé à l'émotion des adieux ; j'avais bien été muté en France. Après quelques heures, je regagnai Oran, où l'on me trouva rapidement une place sur un navire en partance.

Je pense que mon comportement déroutant avait été instinctivement dicté par le désir de ne pas manquer l'expérience du retour. Pour que mon retour en France fût un vrai retour, il fallait que mon départ d'Algérie ait été un vrai départ. L'impression de libération que j'avais cru percevoir quelques jours plus tôt chez mon camarade, je l'ai ressentie moi-même profondément dès que l'on m'apprit ma nouvelle situation. J'ai vécu comme un vrai bonheur mes dernières heures à Sainte-Barbe-du-Tlelat où j'avais coulé jusqu'alors des jours insipides et désœuvrés ; ces heures s'inscrivaient maintenant dans un temps consciemment vécu que j'avais enfin le sentiment de maîtriser. Quelques jours plus tard, je serais véritablement de retour en France.

Pour une fois, j'avais eu la possibilité, exceptionnelle dans le courant d'une existence, de reprendre et de réécrire un épisode un peu bâclé de ma vie, en l'occurrence celui des adieux à mes derniers compagnons de route (je ne devais plus jamais revoir aucun d'entre eux) ; j'avais maintenant le sentiment d'avoir progressivement mis à distance les jours passés et de regarder s'éloigner le lieu où s'était achevée mon expérience algérienne, comme bientôt, depuis le pont du navire où j'allais embarquer, je verrais s'estomper, puis disparaître dans la nuit la silhouette incertaine de la ville d'Oran.

La première fois

Chacun d'entre nous a connu une « première fois » dans sa vie affective, professionnelle ou intellectuelle. Une « première fois » dont il a gardé le souvenir parce qu'elle lui semblait ouvrir le temps, créer un commencement, et que cette sensation était assez forte pour survivre à l'usure du temps, aux déceptions de la vie, à la tentation du renoncement ou de la résignation.

L'ethnologue est doublement sensible à ce thème.

Tout d'abord, il conserve toujours un souvenir vif de son « premier terrain », expérience initiatique où il a tout appris et à laquelle il revient sans cesse pour ressourcer ses analyses et sa réflexion. C'est en 1965 que j'ai fait mes premières armes d'apprenti ethnologue ; j'ai relaté dans *La Vie en double* comment Jean-Louis Boutillier, qui dirigeait à l'époque la section des sciences humaines de l'Orstom, m'avait accompagné à Jacqueville, principale agglomération du littoral et sous-préfecture ; il me facilita les premiers contacts avec les autorités administratives. Mais j'ai gardé avant tout l'image de notre traversée d'une rive à l'autre. Jean-Louis avait loué les services d'un piroguier qui, sur son engin motorisé et rapide, nous conduisit à bon port. Traversant la lagune pour aborder sur l'étroit cordon qui, entre mer et lagune, constituait le rivage alladian, je prenais conscience, à la fois grisé et un peu inquiet, d'inaugurer une étape nouvelle de mon existence et de vivre un commencement dont je me souviendrais toute la vie.

En second lieu, l'ethnologue est un spécialiste de l'activité rituelle. Tout rite est fidèle au passé, il a ses règles fixées par la tradition. Mais il n'est réussi que s'il donne aux célébrants et aux assistants le sentiment d'une réouverture du temps.

Le commencement est la finalité du rite. Le commencement n'est pas la répétition. On dit parfois : « Voilà que ça recommence », pour faire entendre que rien ne change. Mais on emploie alors le verbe au sens faible. De la même façon, lorsque nous disons : « C'est rituel », pour définir un comportement attendu et répétitif, nous enlevons alors au mot rite sa dimension inaugurale. Recommencer, au sens plein du terme, c'est vivre un nouveau commencement, une naissance. Les grands politiques ont compris cela et s'appliquent à donner le sentiment qu'ils commencent quelque chose. Ils savent que, même si les déceptions suivent, ils auront au moins laissé le souvenir de l'espoir qu'ils avaient fait naître.

Lorsque le Dom Juan de Molière se dit sensible au charme des « inclinations naissantes », il se situe hors de tout calcul et de toute stratégie, dans la vérité de l'instant que traduit l'expression française « tomber amoureux ». Dom Juan parle beaucoup devant Sganarelle ; il dit des choses diverses, voire différentes, et les commentateurs de la pièce sont parfois allés au plus évident, au plus immédiat, en l'occurrence à la description qu'il fait de la stratégie amoureuse et des plaisirs de la conquête (« ... On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir... »). Dom Juan se veut et se dit un « conquérant » (« ... j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits »). Mais ce qui le fascine et le retient, c'est le premier instant, l'instant miraculeux dont les « charmes » (le mot, à l'époque, est très fort, évoquant les pouvoirs du magicien) annihilent toute volonté consciente (« Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables ») – cet instant hors durée qui précède toute séduction et toute histoire, et que la mémoire retient malgré elle, au point que, devant Elvire, Dom Juan, tout provocant et fidèle à lui-même qu'il se veut, laisse transparaître son émotion.

La répétition intervient avec le désamour, lorsque le scénario habituel apparaît dans la vérité banale de son dénouement récurrent.

Mais au moment même, dans l'instant, ne se laissait percevoir que la poésie propre à tout commencement, aux antipodes de la rengaine et de la répétition. Dom Juan est insatiable et ne se lasse pas de courir après l'émoi initial. Pour lui, c'est toujours la première fois. Il est le héros de la rencontre et de l'instant. Pour le reste, il coupe court, incapable de vivre une histoire d'amour dans la durée. Dès qu'il ouvre la bouche pour laisser passer des paroles de séduction, le charme est rompu. On est dans la rengaine mille fois entendue ; il récite son rôle jusqu'au moment où une silhouette nouvelle, un nouveau regard exerceront irrésistiblement leur charme unique, fulgurant et éphémère.

Dans tous les épisodes de la vie collective et de la vie politique, comme dans la vie sentimentale individuelle, nous sommes sensibles aux phénomènes d'usure que nous sommes parfois tentés d'imputer aux insuffisances ou aux trahisons des uns ou des autres, mais qui à quelque distance peuvent nous apparaître simplement – et c'est sans doute encore plus grave – comme dus à la seule action du temps, à une forme d'érosion ou de vieillissement quasi biologique qui suscite en retour d'énormes nostalgies. 1789, la Commune, 1936, la Libération, Mai 68 sont célébrés et chantés alors qu'ils ont perdu leur force inaugurale. Et l'histoire, vue sous cet angle, n'est peut-être qu'un perpétuel effort pour retrouver un équivalent de ces « premières fois » avortées ou inachevées. Une fête réussie est celle qui réussit à recréer, au moins pour un instant, ce sentiment d'un nouveau commencement. Du coup, elle est souvent associée à l'image du désordre et à l'inversion des rôles. On célèbre le carnaval avant de « remettre les pendules à l'heure » (image de l'ordre) ou « les compteurs à zéro » (image du renouveau). Ces jeux sur le temps ne sont pas si éloignés de l'idée de catharsis qu'Aristote associait au spectacle de la tragédie.

J'aime au cinéma revoir les films anciens. Ils jouent de façon incomparable avec le passé et la mémoire. Les images que nous croyions garder du passé lointain, qui sont pourtant les plus tenaces, se modifient sous l'action combinée de la mémoire et de l'oubli. Revoir un film bien après que nous l'avons vu pour la première fois est donc une étrange expérience parce qu'elle nous confronte, au contraire, avec des images du passé qui n'ont pas changé et dont nous savons qu'elles ont été enregistrées une fois pour toutes. Elles peuvent nous surprendre par là-même : dans un film que nous avons souvent

revu, il nous arrive de retrouver des détails oubliés ou, plus exactement, transformés par la mémoire qui, malgré le rappel objectif des images tournées jadis, a continué son travail de recreation, de réélaboration. Et puis nous nous laissons chaque fois reprendre par le rythme propre de la narration comme si celle-ci était inédite. Revoir un film ancien, c'est éprouver simultanément les plaisirs de l'attente et les joies du souvenir – expérience dont la vie ordinaire ne nous offre jamais l'occasion.

Quelques films garderont ainsi toujours pour moi quelque chose de leur charme initial. J'avais douze ans quand j'ai vu pour la première fois le film de Curtiz, *Casablanca*. Ce n'est pas le premier film que j'aie vu, mais, comme je l'ai rappelé dans le petit livre que je lui ai consacré, ce fut, je pense, ma première expérience du temps, de l'oubli, de la fidélité et de la mémoire induite par une œuvre de fiction. Les scènes essentielles illustraient des thèmes comme l'attente, la menace et la fuite qui, du fait des circonstances, avaient marqué mon enfance. J'ai découvert ce film, préadolescent, au sortir de la guerre. D'emblée il a existé pour moi comme le souvenir d'une émotion inaugurale. Il est devenu à mes yeux une sorte de mythe fondateur qui me pousse de temps à autre, lorsque le titre *Casablanca* me saute aux yeux dans le programme d'un journal, à reprendre le chemin du Quartier latin pour aller célébrer rituellement cette « première fois » toujours recommencée.

D'autres films produiraient sur moi un effet du même ordre pour peu que le hasard des programmations le permette. J'aimerais, par exemple, retrouver la voix traînante de Jules Berry dans *Les Visiteurs du soir*, où il incarnait « le Diaaa...ble » ou la plainte accompagnant l'attente solitaire de Gary Cooper dans *Le train sifflera trois fois*. Autant de petits bonheurs en attente, que je prends plaisir, aujourd'hui, par anticipation, à conjuguer au futur antérieur : bonheurs d'une première fois qu'un jour ou l'autre j'aurai revisités.

Rencontres

Dom Juan, disions-nous, est le héros de la rencontre et de l'instant. En cela, il est le personnage clé d'un récit d'aventures dans lequel les péripéties les plus rocambolesques et les coïncidences les plus étonnantes s'enchaînent à un rythme accéléré jusqu'au dénouement, qui tient à la fois du récit d'épouvante et de la science-fiction. Tel quel, le Dom Juan de Molière pourrait être le héros d'une bande dessinée. S'il captive le lecteur ou le spectateur, c'est aussi par sa capacité de rencontre illimitée, depuis les filles qu'il séduit jusqu'au fantôme qu'il défie – en passant par la scène du mendiant où, comme fatigué lui-même de mettre à l'épreuve la foi bornée de son interlocuteur, il lui jette le louis d'or qu'il faisait miroiter comme une tentation, sans plus rien exiger, « pour l'amour de l'humanité ». Moment admirable, qui en dit long sur le courage ou l'inconscience de Molière...

À l'opposé de Dom Juan, le séducteur impénitent et infatigable, on trouve chez Ovide le couple qui représente tout à la fois la fidélité et la félicité, Philémon et Baucis. Philémon et Baucis incarnent la sérénité que seule la crainte de la séparation peut troubler, non point tant la crainte de la mort que celle de devoir survivre à l'être aimé. Aussi bien la récompense accordée par Zeus au couple phrygien qui avait su pratiquer les lois de l'hospitalité fut-elle de le réunir au moment de sa mort sous la forme d'un arbre double (un chêne et un tilleul) à un seul tronc.

Il faut dire que Zeus, au cours de son équipée sous forme humaine, était accompagné d'Hermès, le dieu des carrefours, des échanges, du commerce... et des voleurs. Ensemble, sous l'apparence de vagabonds dépenaillés, ils mettaient à l'épreuve les qualités humaines de ceux

qu'ils rencontraient et qui refusaient de les accueillir. C'est une leçon à retenir, et qui, d'ailleurs, se retrouve dans plusieurs récits d'origine folklorique : faire attention à ceux qui se présentent sous les oripeaux de la mendicité ! Ce sont peut-être des dieux ! Une autre leçon subtile s'attache au poème d'Ovide : seuls ceux qui s'aiment peuvent s'ouvrir aux autres.

Paradoxe de l'amour fusionnel. Les amoureux sont seuls au monde, dit la chanson. Mais cette solitude à deux, tant qu'elle existe, jette sur le monde une couleur heureuse. Illusion d'un instant peut-être, et que les cruautés de l'existence peuvent démentir. Même la forme d'indifférence au monde que croit inspirer le sentiment amoureux (« Que m'importe ? Si tu m'aimes/Je me fous du monde entier », chantait Édith Piaf) est faite de bienveillance et d'indulgence. La vraie solitude, la solitude subie, commence avec la fin de l'amour.

En ce sens, l'amour n'est pas aveugle. Il n'est pas aveugle dès lors qu'il se porte sur un être de chair, fût-il mythifié. L'amour fou, que l'on présente comme l'amour aux yeux bandés, nous ouvre en fait les yeux sur le monde.

Pour combien de temps ? Une fraction de seconde ou une éternité ? Dom Juan ou Philémon ?

Tout moment de bonheur passant par une rencontre débute avec l'explosion des sensations, le réveil des sens, qui peuvent d'ailleurs faire l'objet d'une préparation méthodique. Stendhal dépeint le bonheur indépassable de son héros Lucien Leuwen au moment de son « inclination naissante » pour Mme de Chasteller ; deux fois, les deux héros marcheront dans les jardins du Chasseur vert, une auberge des environs de Nancy, d'où l'on entend les cors jouer des valses de Mozart au moment où les rayons du soleil couchant pénètrent et illuminent le sous-bois. Lucien sent le bras de Mme de Chasteller qui s'appuie sur le sien. À la fin de la deuxième promenade, il persuadera leur petit groupe de se faire servir du punch. Tous les sens sont exaltés dans ce moment d'exception. Leuwen se mêle à la conversation de ses amis, mais avec Mme de Chasteller, qui lui a demandé de nouveau son bras, ils n'échangent aucun mot et se contentent du silence qui les réunit.

Dans un autre registre, Rousseau, dans son île au bord du lac de Bienne, fait le décompte minutieux des éléments naturels qui contribuent à son extase. En un sens, il procède à l'inverse de ce que

fera le héros stendhalien qui, avant de prendre des initiatives (demander aux musiciens de continuer à jouer, commander du punch), est d'abord tombé passivement sous le charme des émotions qu'imprimaient en lui la beauté d'un lieu et la présence d'une femme. Il est vrai que Rousseau se souvient et, à quelques années de distance, essaie de disséquer le sentiment de bonheur qu'il éprouvait à l'île Saint-Pierre. Il évoque d'abord la beauté du site en général, le panorama dont il appréciait la splendeur depuis une hauteur avant de descendre au bord du lac : « Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages [...] » Puis il détaille les conditions de son expérience : un endroit où il peut s'allonger et le calme qui donne au flux et au reflux de l'eau un rythme régulier et hypnotiseur : « Quand le soir approchait je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché [...] » S'abandonnant alors au rythme régulier des flots, il évacue progressivement toutes les réflexions que lui inspire son état pour se réduire à la pure sensation d'exister : « Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la peine de penser. »

Cependant, cette fuite hors de la vie sociale jusqu'à la seule sensation physique de l'existence est relative et procède, elle aussi, du bonheur de la rencontre ; depuis 1765, Rousseau, à l'île Saint-Pierre, vit dans un milieu amical, dans l'unique maison de l'île, celle de l'hôpital de Berne, où réside le receveur Engel qu'il accompagne pour s'initier à la botanique de l'île. À Môtiers, où il s'était installé en 1762, il avait rencontré Alexis du Peyrou, en qui il avait trouvé un ami et avec lequel il entretiendra une correspondance suivie. Rousseau n'a jamais perdu la capacité de se faire des amis ; comme pour compenser sa propension à s'attirer l'inimitié de beaucoup ; et comme ce sera d'ailleurs le cas, dans les derniers jours de sa vie, au château d'Ermenonville où il sera accueilli par le marquis de Girardin ; il s'y remémorera les moments de bonheur passés sur le lac de Bienne en

continuant à rédiger les *Rêveries* : « Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage moderne, et enfin l'on s'allait coucher content de sa journée et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain. »

Les moments de simple et franche amitié sont nécessaires au bonheur de Rousseau ; quant aux héros de Stendhal, c'est le bonheur amoureux, quand il est là, qui leur fait porter sur leur entourage un regard apaisé, bienveillant et, au besoin, indulgent.

Dans tous les cas, le sentiment du bonheur passe par une évidence physique : le bien-être ressenti par Jean-Jacques ou par les héros de Stendhal tient à une harmonie perçue dans l'instant entre la paix intérieure et l'environnement immédiat – harmonie par définition fragile, éphémère, mais promise au souvenir.

Dans des contextes différents (Lucien Leuwen est un personnage de roman, même si Stendhal ne se prive pas de s'exprimer en son nom propre dans le fil de la narration, notamment quand il s'agit du bonheur), les échos de Rousseau dans l'œuvre de Stendhal sont nombreux et se glissent dans le récit de fiction. Ainsi, au cours du voyage qu'il fait pour rejoindre son poste en Italie, Lucien s'arrête à Ermenonville et achète un lit ayant appartenu à Mme de Warens.

On sait que Stendhal, tout en formulant des critiques à l'égard de Rousseau, éprouvait pour lui une forme d'admiration qui allait jusqu'au sentiment d'une confusion d'identité. On trouve dans *La Vie de Henry Brulard* des confessions qui rappellent celles de Rousseau et, entre autres, des confidences sur sa timidité et son peu de succès effectifs auprès des femmes. Il n'empêche : des différences existent entre Rousseau, plus proche de la sagesse stoïcienne, qui, même s'il fut condamné à une vie instable et errante, ne cessait d'aspirer à la tranquillité de l'esprit dans une retraite paisible, et les héros de Stendhal qui sont toujours prêts à prendre la route pour courir à l'aventure vers les autres, vers l'amour ou vers la mort. Certes, les héros stendhaliens ne trouvent leurs moments de bonheur amoureux que lorsque le temps s'arrête, mais ils courent beaucoup. Rien à voir cependant avec la course à l'émotion éphémère de Dom Juan, qui collectionne les femmes comme d'autres les papillons et pour lequel

les séductions de la conquête effacent presque instantanément l'émoi de la rencontre.

L'histoire de la littérature nous fournit ainsi un inépuisable réservoir d'attitudes possibles à l'égard du temps et du bonheur. L'écriture, qui simultanément met à distance l'émotion brute et s'efforce de la faire entendre à d'autres, constitue, de ce point de vue, aussi bien un objet de recherche qu'un instrument d'enquête. Et elle réussit, de temps à autre, ce miracle : faire éprouver au lecteur anonyme ce qu'elle s'employait à analyser et qu'elle réussit soudain à restituer, suscitant de sa part un mouvement d'allégresse et, au double sens du terme, de reconnaissance lorsqu'il se découvre et, littéralement, se retrouve dans la rencontre d'un « bonheur d'écriture » auquel fait immédiatement écho son bonheur de lecteur.

Chansons

Un peuple qui chante est un peuple heureux, a-t-on tendance à penser. Quelques images convenues précisent le tableau ; je reconnais bien volontiers qu'elles sont datées : un peintre en bâtiment, perché sur son échafaudage, siffle à tue-tête et la mélodie s'infléchit jusqu'à se transformer en un soupir (ou un sifflet) d'admiration lorsqu'une jolie fille passe dans la rue : « Ça, c'est à la française ! » commente la voix gouailleuse de Maurice Chevalier.

Je garde de la Libération le souvenir d'une période heureuse où tout le monde chantait et où beaucoup de gens (mais des hommes exclusivement) sifflaient dans la rue. Saint-Granier, qui avait lancé la mode des radio-crochets dans les années 30, animait en 1945 une émission quotidienne, « On chante dans mon quartier », dont le refrain entraînant, créé par Francis Blanche, était repris par beaucoup dans les rues de la capitale : « Ploum ploum, tralala, voilà c'qu'on chante, voilà c'qu'on chante... Ploum ploum, tralala, voilà c'qu'on chante chez moi. » J'avais dix ans, mais je n'ai pas inventé le climat d'euphorie que quelques ritournelles avaient répandu dans Paris. En 1946, « La chanson du bonheur », dont les paroles françaises étaient, là encore, de Francis Blanche, ajoutait une touche sentimentale à l'allégresse ambiante.

Le besoin soudain de fredonner qui monte aux lèvres exprime bien le caractère gratuit et libérateur de l'élan auquel il nous arrive de céder. Au moment du refrain, le défilé des images d'hier et de demain qui font le quotidien s'arrête, le temps suspend son vol, et l'auditeur, sensible à ce changement de rythme, s'identifie au mouvement même qui évide sa conscience. Il n'est plus, pour un instant, que rythme, rimes et mélodie.

Si ce besoin n'existe plus guère de nos jours, c'est que le silence où il prenait naissance a disparu. Nous ne supportons plus le silence. Au moins est-ce ce dont essaient de nous convaincre tous les représentants actifs de la société de consommation qui entreprennent de le meubler avec tout ce que mettent à leur disposition les fournisseurs attirés de bruit radiophonique ou télévisuel. Il est difficile aujourd'hui à Paris de trouver un bistrot qui ne soit envahi par les cadences lancinantes des batteries et des percussions. Au Quartier latin, toutefois, certains d'entre eux se sont risqués avec succès à diffuser des chansons passées de mode, des chansons avec paroles, et Trenet, Barbara, Reggiani, Brel, Bécaud, Montand, Moustaki, Nougaro, Brassens, Ferré et quelques autres... y trouvent une nouvelle jeunesse.

La chanson est exemplaire du rapprochement entre créateur et utilisateur qui m'a paru une des sources possibles des bonheurs ordinaires. Elle existe d'abord par celui ou celle dont la voix l'a rendue célèbre ; Édith Piaf n'est pas l'auteur des chansons qu'elle a immortalisées. Les auteurs compositeurs ne sont pas tous paroliers et musiciens. La chanson existe ainsi, quand elle prend de l'âge, comme une œuvre d'art non pas anonyme mais appartenant à tous – un peu comme Victor Hugo, dont personne ne mettrait en doute la qualité d'auteur, mais dont les personnages avaient pris un tel relief qu'ils donnaient l'impression d'exister de toute éternité, indépendamment de celui qui les avait inventés. Celui ou celle qui chante, bien ou mal, une chanson aimée la fait sienne. Pendant quelques minutes, il ou elle en sera l'auteur.

Dans les familles où l'on chante, les chansons et les rengaines, même incomplètes ou approximatives, peuvent constituer une forme de mémoire historique et un lien entre générations. On m'excusera de revenir sur des exemples empruntés à mon histoire familiale. Mon père et mon grand-père, comme beaucoup d'hommes appartenant aux couches populaires ou petites bourgeoises de leurs générations, chantaient, et je suivais leur exemple avec entrain, excité par leurs rires lorsqu'ils m'entendaient répéter sans les comprendre les paroles un peu lestes ou à double entente de chansons à boire ou de refrains rapportés de leurs séjours à l'armée.

Mon grand-père était né en 1880, et j'ai vite eu le sentiment en 1940 que l'histoire se répétait. Mon grand-père chantait, mon père,

qui l'avait entendu enfant, chantait lui aussi, et je reprenais à mon tour, dans l'intimité tranquille des réunions de famille un certain nombre de refrains dont l'un aux accents guerriers :

*Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et, malgré vous, nous resterons français.
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais.*

Malgré une ambiance familiale au total plutôt militariste, il nous arrivait, entraînés sans doute par sa cadence de marche militaire, d'entonner le chant subversif :

Salut, salut à vous, braves soldats du dix-septième...
[...] *Vous auriez en tirant sur nous
Assassiné la République.*

Mon grand-père était éclectique en matière de chansons ; il m'enseigna un couplet qui me ravit encore et que je me surprends parfois à susurrer avec un sourire :

*Si j'étais un petit serpent,
Ô félicité sans pareille !
Je sifflerais fort tendrement
Des mots bien doux à votre oreille !*

Il ne m'a jamais dit d'où ce quatrain était extrait et c'est tout récemment qu'en naviguant sur internet j'ai pu l'identifier comme un extrait du *Grand Mogol*, opérette composée par Edmond Audran sur un livret d'Alfred Duru et Henri Chivot, représentée pour la première fois en 1877 à Marseille, puis à Paris, au théâtre de la Gaîté en 1884, dont l'héroïne était une charmeuse de serpents.

Dans la veine égrillarde, mon grand-père avait un répertoire choisi. Je lui dois d'avoir interprété très tôt des chansons sur le vent qui lève les jupes des filles, par exemple celle-ci, qu'il m'arrive encore de fredonner :

*Le vent lève ton jupon Rose
Et laisse voir
Une fine Cheville close*

*Dans un ravissant bas noir
Si bien que le passant suppose apercevoir
Quelque chose, Quelque chose
Que tu ne dois laisser voir.*

Internet m'apprend qu'il s'agit d'une « chanson ancienne » notée par un certain Edmond Rat, coiffeur de son état, dans un répertoire minutieusement tenu à jour, à une date vraisemblablement comprise entre 1870 et 1880. Je ne sais où mon grand-père l'avait entendue... et retenue.

En revanche, « Quand refleuriront les lilas blancs », dont nous ignorions que le compositeur était allemand, était un classique qui m'enseignait la façon dont les lilas et le printemps exacerbaient la sensibilité féminine :

*Les femmes conquises
Feron sous l'emprise
Du printemps qui grise
Des bêtises.*

En dehors des moments d'exaltation patriotique, des extraits d'opérettes et des hommages aux charmes féminins, les thèmes privilégiés étaient plutôt sentimentaux : « Les roses blanches », « Parlez-moi d'amour », « Vous qui passez sans me voir »... Berthe Silva, Lucienne Boyer, Jean Sablon étaient nos références. Celles-ci bougèrent ensuite. Charles Trenet (« Je chante, je chante soir et matin... ») était considéré par mes parents comme un « zazou » avec tout ce que ce terme, dans leur bouche, impliquait de distance effarouchée. Mon grand-père, qui était né à Toulouse et disait avoir été colonisé par sa femme bretonne, chantait « Ô Toulouse » bien avant que Nougaro réinventât cet hymne à la ville rose.

Toutes ces mélodies et ces ritournelles, dont j'abrège la liste, me rappellent la cuisine de la maison de Bretagne que j'évoquais un peu plus haut et qui fut le cadre le plus habituel de nos performances vocales. Ma première éducation musicale s'y déroula (je n'abordai que sur le tard l'apprentissage de la « grande musique ») et, malgré ma mauvaise mémoire, je peux aujourd'hui encore réciter par cœur, sans fautes ou presque, le texte de plus d'un de ces couplets qui firent souvent la joie de nos réunions de famille.

Pour ma part, j'ai toujours aimé et admiré particulièrement dans les chansons françaises ce mélange de gaieté mélancolique et de résignation (c'est la part du refrain) qui, prolongeant l'ambivalence des paroles, leur permet d'exprimer poétiquement et de susciter chez l'auditeur un état d'âme indécidable comme la vie, ni triste ni gai, mais intense.

Charles Trenet chante en 1971 (sur le tard donc ; il n'est plus le « fou chantant ») :

« Fidèle, fidèle, je suis resté fidèle... »

Suit, en trois couplets, le défilé des événements et des images de toute une vie (une rue de Béziers, une tante Émilie, un soir d'été à Montauban...) qui n'ont d'importance et d'existence que pour celui qui se les remémore et conclut, malgré tout sur un ton enjoué :

*Fidèle, fidèle pourquoi rester fidèle
Quand tout change et s'en va sans regrets
Quand on est seul debout sur la pass'relle
Devant tel ou tel monde qui disparaît
Quand on regarde tous les bateaux qui sombrent
Emportant les choses qu'on espérait
Quand on sait bien que l'on n'est plus qu'une ombre
Fidèle à d'autres ombres à jamais.*

« Fidèle » fait pour moi partie de ces chansons qu'on imagine mal chantées par d'autres que par leur auteur ; ce sont elles pourtant que l'on s'approprie le plus facilement parce que, lorsqu'on les entend, on les associe instantanément au timbre dont on épousait les inflexions et les nuances : toute chanson est un souvenir ; c'est la force du sortilège qu'elle exerce car c'est un souvenir personnel, un souvenir dont les circonstances de la vie et les arcanes de la personnalité ont décidé et qui, lorsqu'il surgit, au détour d'une rue ou au hasard d'un vagabondage radiophonique, capture en un fragment de seconde toute l'attention de celui qui y perçoit comme un écho de sa propre voix.

Les auteurs, en bons magiciens, connaissent les ressorts du sortilège. Ils l'ont même parfois décrit dans le texte de leurs chansons. La simplicité entêtante d'une mélodie imprime un rythme de valse à la voix de Cora Vaucaire ou d'Yves Montand lorsque se font entendre les « trois petites notes de musique qui ont plié boutique /au creux du

souvenir » :

Mais un jour sans crier gare

Elles reviennent en mémoire...

Les sorciers (en l'occurrence Henri Colpi pour les paroles et Georges Delerue pour la musique) ont compris le charme secret d'un envoûtement toujours lié à l'évocation du temps. Le grand public ne retient pas leur nom, mais eux mériteraient, comme les chanteurs qui les interprètent, le titre de « bienfaiteurs de l'humanité », pourvoyeurs en petits bonheurs divers, de ces « bonheurs malgré tout » qui surgissent, eux aussi, « un jour sans crier gare ».

Sorcier à part entière, le Québécois Félix Leclerc, auteur, compositeur et interprète, avait chanté pour la première fois en 1948 « Le petit bonheur », qui aurait pu donner son titre à ce livre. On y trouve une leçon de résignation devant l'inéluctable et de foi dans la vie, qui anticipait le « Fidèle » de Charles Trenet :

Le petit bonheur qu'il avait recueilli, abandonné en pleurs « sur le bord d'un fossé », est parti un beau matin, indifférent, « sans joie, sans haine » :

Enfin que j'me suis dit :

« Il me reste la vie. »

J'ai repris mon bâton, mes deuils, mes peines et mes guenilles,

Et je bats la semelle dans des pays de malheureux.

Aujourd'hui quand je vois une fontaine ou une fille,

Je fais un grand détour ou bien je me ferme les yeux (bis).

La « sagesse » supposée des chansons tient moins à leurs paroles qu'à la tonalité générale résultant de leur combinaison avec la musique ; il faut préciser, en outre, qu'on ne les chante ou ne les fredonne qu'au moment où on en sent l'envie ou le besoin. Elles sont prêtes à l'emploi et toutes ensemble représentent la somme des émotions et des attitudes concevables par n'importe quel être humain. Chacune d'entre elles, en ce sens, appartient à qui s'en empare.

Qui s'en empare le fait spontanément à partir de sa propre expérience, de son propre passé, et le besoin d'un refrain traduit à lui seul l'envie d'une prise de distance par rapport au constat prosaïque du réel. Fredonner, c'est déjà admettre et espérer, comprendre et

dépasser, trouver enfin dans la conscience du partage des émotions humaines une forme de bonheur provisoire mais tenace. C'est aussi faire une expérience rare du temps ; une chanson retrouvée n'est jamais une rengaine ; elle se recrée à chaque occasion. Une chanson populaire, c'est l'occasion pour chacun de vivre à nouveau un moment de création, un vrai commencement.

Chants et saveurs d'Italie

En Italie, on a gardé le culte du « beau chant », du *bel canto*. Cette spécialité locale est quelquefois utilisée pour séduire le touriste étranger et lui soutirer quelque monnaie, mais la performance est toujours suivie et appréciée par des amateurs du cru. J'ai passé à Turin une année ; je vivais piazza Carlo Alberto, où les terrasses des restaurants sont pleines à midi et le soir. Du coup, les musiciens abondent, et j'ai souvenir d'un accordéoniste médiocre auquel on se dépêchait de donner quelque menue monnaie pour se débarrasser au plus vite des trois refrains qu'il s'acharnait à écorcher. C'était le supplice quotidien des habitants de la place que fréquentait aussi chaque jour un public de passage séduit par la beauté du lieu, la gaieté de l'atmosphère ambiante et beaucoup plus indulgent, il faut le reconnaître, à l'égard des couacs de notre habitué des terrasses.

Et puis soudain, certains soirs, dans un coin de la place, on notait un frémissement : un petit attroupement se formait, et l'on devinait la silhouette de l'homme au timbre d'or qui entamait le couplet napolitain bien connu : « *Che bella cosa/E' na jurneta' e' sole...* », chanté avec concentration d'une voix claire et bien articulée, mais dont on sentait qu'il n'était qu'un prélude à l'envolée finale : « *O sole mio* », poussée sans défaillance jusqu'à son terme sous les acclamations de ses fidèles et des amateurs d'un soir par ce Pavarotti de la rue.

Le charme des soirées sur la piazza Carlo Alberto lui doit quelque chose. Et si, un soir ou l'autre, de passage à Turin, après avoir eu la chance de m'attabler sur la place, j'ai la surprise de l'entendre, je sais que je prendrai encore plus vivement conscience de mon bonheur de me trouver là.

L'Italie, c'est à la fois l'opéra et la chanson, Puccini et Umberto

Tozzi, *La Bohème* et « Ti amo », l'envolée lyrique et le refrain aimable et obsédant.

Je saisis ici l'occasion d'exprimer ma reconnaissance aux Italiens et à l'Italie. Puisqu'il s'agit ici de bonheurs, je dois confesser que l'un de mes bonheurs récurrents est de partir pour telle ou telle ville italienne où des collègues ont eu la gentillesse de m'inviter. Ces voyages de quelques jours sont une fête : j'y goûte à la fois les joies du retour, les bonheurs de la rencontre, l'excitation de l'échange intellectuel et la forme d'allégresse sensuelle que suscitent aussi bien la splendeur des villes que les saveurs des cuisines locales.

Il y a beaucoup de raisons d'aimer l'Italie et j'en garde de multiples souvenirs heureux, de ces souvenirs qui ne trahissent aucune nostalgie, mais vous traversent de temps en temps l'esprit comme une promesse, comme un rayon de soleil, une embellie de l'âme qui donnerait soudain des couleurs plus vives à l'ordinaire des jours. Parmi ces souvenirs, ceux qui relèvent de la gastronomie ne sont pas les moins forts et, parmi ces derniers, la *pasta* occupe une place privilégiée.

Il faut dire que je reviens de loin. Les pâtes sont un des points faibles de la gastronomie française. Que dis-je ? Un point faible non, mais une lacune vertigineuse, un vide abyssal, un trou noir culinaire. Bien sûr, la situation s'est un peu améliorée depuis quelque temps, sous l'influence de la nouvelle cuisine, peut-être, et d'une meilleure connaissance de la tradition italienne. Mais, dans mon enfance, les pâtes, c'étaient les *nouilles*, un symbole absolu de non-cuisine. La nouille, c'était comme l'eau : incolore, inodore et sans saveur, avec de surcroît une consistance molle et un peu gluante qui l'apparentait vaguement à un médicament. « Nouille », dans notre argot d'écolier, c'était une insulte qui englobait dans un même mépris la mollesse de caractère et l'indolence physique. Les coquillettes à l'eau, avec un peu de beurre par-dessus, c'était ce que l'on donnait aux enfants ou aux malades pour ne pas leur charger l'estomac. Ce qu'il fallait absorber avec résignation à la cantine de l'école ou dans un lit d'hôpital. Pire que la coquille, le vermicelle, trempé dans la soupe, s'avallait par paquets en fermant les yeux. Et, quels que fussent la forme et le nom que les fabricants donnaient à leurs « pâtes alimentaires », elles ne furent longtemps à mes yeux d'enfant que des variantes sans intérêt de la coquille et du vermicelle.

De tels souvenirs marquent et je me rappelle parfaitement (on m'excusera d'évoquer une anecdote qui ne fait pas honneur à ma famille) que lorsque, adolescent, je suis venu en Italie pour la première fois avec mes parents, ils ont fait la moue au restaurant quand on leur a traduit et expliqué la carte : Ah non ! Pas de nouilles ! Mon goût des pâtes ne doit donc rien à l'hérédité familiale, on le voit ; il s'est éveillé plus tard en moi quand j'ai découvert l'Italie et sa gastronomie en compagnie de guides plus sûrs.

Il est certain que, pour moi, la gastronomie est inséparable de l'amitié. Il est, certes, possible d'apprécier seul un bon plat ou un bon vin, mais le plaisir est décuplé en bonne compagnie. La complicité amicale renforce les plaisirs du goût et réciproquement. C'est pourquoi parler des joies de la table est aussi une manière d'évoquer la convivialité et de se rappeler ceux et celles qu'on a rencontrés et appréciés, parfois rapidement, toujours intensément. En l'occurrence, c'est pour moi l'occasion de dire ma reconnaissance à beaucoup d'amis italiens et de leur avouer que je leur suis reconnaissant d'exister, d'être fidèles au poste, disponibles, et de me donner ainsi l'image et l'idée d'un bonheur toujours possible.

La gastronomie et la *pasta* s'inscrivent dans ce pacte d'amitié. La *pasta*, en particulier, est l'objet des recommandations qu'on ne fait qu'aux intimes. Un soir, des amis de Modène m'ont conduit, presque en secret, dans une auberge des environs ; la mère du patron, une vieille dame, était connue pour faire depuis longtemps une pâte incomparable. J'étais honoré, flatté et presque ému d'être associé au culte qui lui était rendu par les plus anciens de ses clients, de ses adorateurs, faudrait-il dire. Il faut ajouter que, en Italie, la pâte occupe une place très particulière dans le déroulement du repas. La pâte est la quintessence du *primo*.

Le *primo* est une véritable institution. Roland Barthes, on s'en souvient, avait pris l'ordonnancement du menu et des choix qu'il propose comme modèle de définition des rapports entre paradigme et syntagme. En France, il y a bien les « entrées », qui suivent les hors-d'œuvre comme les *primi* suivent les *antipasti*, mais les « entrées » appartiennent à la cuisine savante et aux enchaînements syntagmatiques des menus officiels. Dans les faits, dans la pratique quotidienne, les entrées sont sur le même plan paradigmatique que les plats principaux. Or, s'il arrive évidemment en Italie qu'on s'arrête de

manger après la *pasta* ou qu'on s'abstienne de *pasta* pour manger un poisson ou une viande, le syntagme d'ensemble est théoriquement plus résistant. Les cartes proposent toujours la séquence *antipasti, primi, secondi* (et *dolce*), alors que les propositions allégées sont plus fréquentes en France, où elles figurent sur la carte sous forme d'alternatives : « hors-d'œuvre et plat » ou « plat et dessert » ; dans les deux cas c'est l'entrée qui disparaît comme moment distinct du repas et élément constitutif du menu (du syntagme). Il faut dire que l'« entrée », en France, peut avoir un contenu variable qui va du poisson à différentes préparations et s'apparente ainsi à une sorte de *signifiant flottant*, pour parler comme Lévi-Strauss, alors que le *primo* italien se compose essentiellement de pâtes ou de risotto. Le paradigme du *primo* comprend une grande quantité de pâtes aux noms différents et susceptibles de préparations diverses à base de sauces ou de légumes.

Le *primo* occupe idéalement une place intermédiaire dans le déroulement du repas. Or la pâte *al dente* est légère et offre une transition rêvée entre ce que les maîtres d'hôtel un peu snobs appellent la « mise en bouche » (dont le langage populaire en France dit qu'elle « ouvre l'appétit ») et le plat principal, celui qu'on consomme pour ne plus avoir faim. La pâte doit laisser intact l'appétit du consommateur et même l'exciter durablement. Mais elle est d'une telle diversité, sa préparation fait intervenir des éléments si divers (fromages, viandes, poissons et crustacés, truffe et champignons, légumes cultivés et plantes cueillies sur le bord du chemin), que la tentation existe de la considérer comme une fin en soi. J'ai connu une Italienne qui dînait parfois de deux plats de pâtes différents. Elle confondait allègrement syntagme et paradigme, mais ne semblait pas considérer qu'elle commettait ainsi une faute de langue, au double sens du terme.

La pâte est donc essentiellement ambivalente. Elle est ambivalente par sa place dans l'économie du menu, on vient de le voir, mais elle l'est aussi par sa consistance (toute faute de cuisson la condamne à l'écœurante mollesse des nouilles, mais elle doit quand même être saisie par l'eau bouillante pour rester à la fois ferme et tendre). C'est la qualité intrinsèque de sa préparation et de sa cuisson qui fait son intérêt gastronomique, mais elle se donne les allures modestes d'un simple support de saveurs. Nous avons tous en tête les quelques

accompagnements qui lui donnent son deuxième nom, emprunté à la géographie ou à la nature (spaghetti à la carbonara, à la bolognaise, à l'ail ou aux palourdes...), et en même temps son goût et son parfum définitifs. Au terme de cette alchimie, quelque chose se crée : une totalité qui, comme en art, n'est pas réductible à la somme de ses parties.

La pâte est une fin en soi, elle a sa propre perfection. Mais sa vocation normale est de créer une attente, d'inviter à continuer le repas, et cette vocation est aussi une vocation sociale. Les conversations à table suivent en effet un rythme qui se modèle sur celui du repas. On attaque normalement la pâte au moment où, le grand appétit des débuts s'étant un peu apaisé, les convives commencent à se livrer plus librement aux plaisirs de l'échange verbal. Le poids des aliments et des boissons n'alourdit pas encore la vivacité de la parole. C'est le moment le plus civilisé du repas.

Entre le cuit et le cru, le dur et le mou, le simple et le complexe, venue d'ailleurs mais profondément et définitivement italienne, la pâte dit à la fois la vertu des contraires (appelés à se combiner sans s'éliminer) et celle des contacts culturels. Elle dit les vertus de la diffusion, au sens que les ethnologues ont donné à ce mot, mais aussi celles du terroir. La pâte, dans sa version italienne, a conquis pacifiquement le monde, mais il est bon que des foyers actifs de création artisanale existent toujours sur place (ou ailleurs dans le monde quand elle a accompagné la migration) : ils donnent la mesure de l'exigence et de l'excellence face aux risques toujours possibles de la banalisation, de la commercialisation et des adaptations. La pâte est toujours menacée de redevenir nouille lorsqu'elle est traitée avec négligence par de faux cuisiniers. L'enjeu est d'importance. Il s'agit de savoir si demain la pâte globale restera ou non *al dente*.

La pâte est donc exemplaire par bien des aspects. Elle donnerait même quelques raisons d'optimisme à ceux qui s'inquiètent à juste titre de l'avenir de la planète et de l'humanité. Elle se mérite : il faut apprendre à savoir l'apprécier. Elle se fabrique : ceux-là mêmes qui se contentent de la cuisiner savent quelle responsabilité est la leur. Elle est, à tous égards, le produit d'une éducation. Apprécier les pâtes, c'est conjuguer l'esprit de sérieux et le sens du plaisir. C'est aussi comprendre que la nécessité de nourrir le monde, tout le monde, ne passe pas nécessairement par un renoncement à la qualité. On sait

bien que les recettes des pauvres du passé se retrouvent souvent, par un effet de snobisme propre à notre temps, dans les assiettes des riches qui ont appris à en goûter la force et les finesses, alors même que les pauvres d'aujourd'hui, pour des raisons économiques et autres, sont souvent condamnés à se nourrir mal. Quant aux plus pauvres des pauvres, ils sont partout exposés au risque de la famine. Le chemin est tout tracé : il faut nourrir une partie de l'humanité et apprendre à manger à l'autre partie. L'idéal serait de réussir à faire converger ces deux ambitions.

Paysages

Des paysages imprègnent la mémoire, mais nous serions souvent bien en peine de les décrire avec précision. Quand nous entreprenons de le faire, c'est à partir de souvenirs plus méthodiquement explorés, éventuellement documents à l'appui, mais ce que nous décrivons alors ne ressemble plus à l'image mentale qui accompagnait le souvenir. Cette image est à la fois insistante et floue, comme l'impression qui s'y attache – impression d'un pur moment de bonheur dont la raison nous échappe.

Ces paysages sont ceux de la mémoire spontanée et imprévisible, mais insistante, qui repasse souvent le même film ou la même suite d'images familières et lointaines. Traces d'enfance assurément. Quand nous étions de très jeunes enfants, le monde était plus grand et les couleurs plus vives ; la partie du paysage qui se découvrait à nos yeux s'imprimait en nous, immense. Et des lambeaux de cette impression initiale nous traînent encore dans la tête.

Matière littéraire à l'évidence, mais qui, pour cette raison même, parle à beaucoup :

« [...] la vue d'un seul coquelicot hissant au bout de son cordage et faisant cingler au vent sa flamme rouge, au-dessus de sa bouée graisseuse et noire, me faisait battre le cœur, comme au voyageur qui aperçoit sur une terre basse une première barque échouée que répare un calfat, et s'écrie, avant de l'avoir encore vue : "La Mer !" »

J'ai lu d'une traite et intégralement la *Recherche* durant l'année 1953, à la faveur d'une mononucléose qui m'obligea à garder la chambre et me permit cette expérience exceptionnelle. Si je cite le célèbre passage sur le coquelicot, c'est, je m'en souviens parfaitement, que, lorsque je le lus pour la première fois, il fit jaillir en moi une

image d'avant la guerre, vraisemblablement du printemps ou de l'été 1938 : j'avais été confié à mes grands-parents pour la journée et mon grand-père, qui disposait d'une petite Citroën, nous avait conduits, ma grand-mère et moi (ils habitaient encore Paris à l'époque), du côté de Chantilly. Ces détails m'ont été rappelés plus tard à de multiples reprises ; ce genre de promenade avait un caractère exceptionnel, et mes grands-parents avaient été frappés, en outre, ce jour-là, par mon désir insistant de prendre le volant ! J'avais trois ans. Je crois bien me rappeler cet épisode, mais il m'est difficile de faire le tri entre ce qui est un souvenir direct et ce qui m'a été rapporté en maintes occasions. Proust m'y a aidé car en découvrant dans *Un amour de Swann* le passage sur le coquelicot, je me suis clairement souvenu, d'un seul coup, du moment d'extase que j'avais vécu ce jour-là, lorsque nous nous étions arrêtés pour pique-niquer, au spectacle de quelques coquelicots agités par le vent en bordure d'un champ de blé. Pourquoi ces fleurs avaient-elles éveillé et retenu mon attention avant que ne les recouvre le voile de l'oubli ? Je ne saurais le dire, mais ma lecture proustienne de Proust avait ressuscité incontestablement un émoi de la première enfance et un paysage tous deux perdus dans les méandres du temps.

Il m'est arrivé d'évoquer une autre expérience de perte de tout temps de référence liée à un paysage particulier, celui des ruines. Les ruines, pour peu que nous ne les visitons pas le nez plongé dans un guide touristique, ne nous restituent aucun passé précis ; elles ne sont pour le commun des mortels qu'allusion vague et, pourrions-nous dire, désincarnée à une époque lointaine dont toute trace de vie a disparu. En 1996, à Tikal, au Guatemala, j'avais fait l'expérience de ce que j'ai appelé le « temps pur » : à la faveur d'un moment de solitude, avant le lever du soleil, dans la forêt où se dressait une grande pyramide maya, j'éprouvai, au bout d'un moment, la sensation physique et évidente, renforcée par la présence du couvert végétal dense qui dissimulait quantité d'autres pyramides enfouies, d'une pure présence du temps avec laquelle se confondait mon propre rythme respiratoire, comme si la forêt annihilait toute histoire individuelle ou collective. J'en garde le souvenir paradoxal d'un moment de conscience suraiguë et de béatitude vide, d'une parenthèse heureuse et d'une concentration dont m'éveillait à peine le passage de quelques animaux qui ne me prêtaient pas attention.

On peut se demander comment les ruines sont devenues des ruines, s'interroger sur leur lente mutation en paysage naturel. Mais il y a d'autres scénarios : des villes comme Herculaneum et Pompéi furent saisies à vif, enterrées vivantes par l'éruption volcanique, et les premières fouilles conduites au XVIII^e siècle permirent d'y découvrir un art de vivre intérieur, élégant et douillet qui influença l'ameublement et la décoration des demeures de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Les « bonheurs-du-jour » sont un exemple de cette influence et d'une réinterprétation par la mode moderne des découvertes de l'archéologie.

Les paysages laissent peu de gens indifférents et je comprends tous ceux qui partent à la découverte de nouveaux horizons. Certes, le tourisme est devenu une industrie et peut symboliser l'inégalité d'un monde dont les uns consomment les images cependant que d'autres se contentent d'y figurer. Mais la curiosité des premiers n'est pas en soi un signe d'indifférence ; ce peut même être le contraire. Rapporté à chaque individu, le cynisme qui commande la situation d'ensemble n'existe plus.

La moisson de paysages récoltée par chaque touriste reste personnelle malgré les films publicitaires, internet, les albums et les affiches. D'emblée ces paysages sont destinés à faire des souvenirs, mais aucune mémoire individuelle ne se soumet intégralement au diktat de la mode ou de la publicité. Entre le paysage et celui qui le contemple il arrive qu'il ne se passe rien, qu'ils ne se disent rien. Ou, au contraire, une fascination opère, et le voyageur qui découvre un paysage, d'une manière ou d'une autre, établit avec lui un rapport exclusif, comme s'il en était non le propriétaire, mais l'inventeur ou le créateur. C'est là sans doute la raison pour laquelle certaines œuvres retiennent plus particulièrement certains individus. C'est aussi la raison pour laquelle il est toujours difficile de porter à l'écran un roman à succès. Les personnages comme les paysages ont pris forme dans l'imagination du lecteur, et la confrontation avec des visages et des lieux sélectionnés par un autre le dépasse. Ou bien c'est l'inverse : quand l'œuvre écrite avait été lue longtemps auparavant ou par un lecteur trop jeune et trop rapide, il arrive que les images cinématographiques phagocytent définitivement les fantômes de la mémoire et que, dans *Le Rouge et le Noir*, Julien Sorel prenne définitivement les traits de Gérard Philipe ou, dans *Guerre et Paix*,

Natacha Rostov ceux d'Audrey Hepburn.

Certains paysages de films occupent une place importante dans la mémoire de ceux qui les ont vus, au point de se mêler aux images de paysages entrevus lors de déplacements réels. Jacques Tati dans *Les Vacances de Monsieur Hulot* témoignait d'une telle acuité dans l'observation, et la petite plage de Saint-Marc-sur-Mer était si exemplairement analogue à d'autres petites anses de la côte bretonne que, après avoir vu le film à sa sortie en 1953 – j'avais dix-sept ans –, j'avais presque l'impression d'avoir assisté à une plongée indiscreète dans mon intimité familiale : les ridicules tendrement croqués de la petite bourgeoisie dans sa pension de famille, la monotonie rêveuse et quotidienne des après-midi sur la plage, la silhouette blonde de la jeune fille bien élevée, je les connaissais, je les reconnaissais plutôt sans être jamais allé à Saint-Marc – et aussi la nostalgie du thème musical qui ponctuait le film, lancinant et enjôleur, ce refrain qui disait à la fois le charme et le vague ennui de mes vacances d'adolescent en Bretagne : « Quel temps fait-il à Paris ? ... »

Les Vacances de Monsieur Hulot fait partie de ces films que je revois de temps à autre avec un plaisir renouvelé. En 1995, cédant à un désir ancien et longtemps différé, j'ai retenu une chambre à l'hôtel de la Plage et suis parti pour Saint-Nazaire et Saint-Marc-sur-Mer. Rien n'avait changé, j'ai pu le constater. Et ce constat s'appliquait au lieu lui-même, immédiatement familier et dont j'ai dû faire effort pour me rappeler que je m'y rendais pour la première fois.

Bonheurs de l'âge

Rousseau est un exemple à méditer. Réfugié, une fois encore, auprès d'un ami sûr et bienveillant, M. de Girardin, il passe les deux derniers mois de sa vie à rédiger ses *Rêveries* dans une atmosphère sereine à Ermenonville jusqu'au jour de sa mort soudaine d'une crise d'apoplexie. Cet homme aspirait à un état de félicité durable qu'en bon stoïcien il distinguait du plaisir. « Ici commence le court bonheur de ma vie », écrit-il pourtant au livre VI des *Confessions*, à propos de son arrivée chez Mme de Warens, qui ouvre une trêve enchantée dans une vie d'errance et de malheurs. Mais ce qui prolonge ce bonheur ou le ressuscite, c'est, et il le sait bien, sa mise en écriture : « Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple, pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyais moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre en quelque façon ; mais comment dire ce qui n'était ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même ? [...] Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs. » On a parfois comparé la *Recherche du temps perdu* avec les *Confessions* en soulignant que Rousseau, au contraire de Proust, qui ne le cite jamais dans la *Recherche* tout en le considérant comme un « génie », se confessait véritablement, mais, outre les passages pré-proustiens des *Confessions* (comme celui de la pervenche dont la vue et le nom rappellent à Rousseau, trente ans plus tard, une promenade avec Mme de Warens),

tout montre chez les deux auteurs un même besoin vital d'écrire pour survivre en faisant du temps passé un temps retrouvé et de cette recherche même la condition de tout bonheur possible. Proust, comme Rousseau, se délivre des contraintes de la société (y compris des « obligations » mondaines) pour se livrer à celles de l'écriture, mais ces dernières donnent de temps en temps accès à ce que Rimbaud appelait la « vraie vie », dont l'absence habituelle fait peser sur l'existence le morne ennui qui ressemble au malheur.

Tout le monde n'est pas écrivain, mais tout le monde peut faire l'expérience du temps comme liberté. Paradoxalement en apparence, c'est peut-être en prenant de l'âge, comme on dit, que l'on apprend à s'en déprendre pour s'approprier le temps. Beaucoup de gens âgés donnent aujourd'hui l'impression de faire effort pour prendre leur temps ; la petite ou moyenne bourgeoisie vieillissante de l'Europe, quand elle a les moyens de séjourner sous le soleil du Portugal ou du Maroc, s'y emploie avec application. La retraite est pour certains de ses représentants une libération, voire une aventure, lorsque, loin de les cantonner dans les lieux prévus pour les gens de leur âge, elle les met en mouvement et les oblige à « faire des connaissances ». Les plus chanceux ont parfois l'impression de commencer à vivre et de découvrir sur le tard les joies et les émois de la « première fois » – ce qui les rapproche des « créateurs ». Inventer sa vie est une expression qui n'a rien de métaphorique ; celui qui se lance dans la création d'une œuvre d'art peut avoir le sentiment de bouleverser son existence et, réciproquement, tous ceux qui changent leur style de vie peuvent éprouver les mêmes exaltations et les mêmes angoisses que ce créateur. De la même façon, plus un lecteur est séduit par l'œuvre qu'il a sous les yeux, plus il est tenté de s'approprier les vues inédites qu'il en prend.

Les moments sont rares où l'on peut avoir le sentiment de commencer quelque chose et de l'avoir choisi : la retraite est l'un de ces moments cruciaux qui décident du style de vie. Certes, bien des facteurs entrent alors en jeu : la fatigue, l'état de santé pèsent inégalement sur les épaules des uns et des autres, et cette inégalité est, pour une large part, d'origine sociale. L'âge moyen d'un candidat à la présidence de la République dépasse parfois celui du départ à la retraite de ceux qu'il aspire à gouverner. Il reste que, toutes choses

égales d'ailleurs, la retraite, dont l'âge est fixé par des lois ou des accords officiels, qui est une institution sociale par excellence, est aussi un de ces moments où un individu peut choisir de laisser filer ou de commencer une autre vie, de chercher des chemins de traverse. Elle est l'occasion, la dernière peut-être, de prendre son temps en main et de donner tout son sens à l'expression « temps libre ». Le bienfait de l'âge, c'est de donner à tous accès au temps personnel de la mémoire et de l'imagination, du souvenir et du rêve, qui est aussi celui de la création artistique ou littéraire.

La retraite, en ce sens, est un défi. Tu réclamaïs du temps ? En voici ! Que vas-tu en faire ? Encore une fois, faisons abstraction de ceux qui ne parviennent à la retraite qu'exténués et que Cioran assigne féroceement au bonheur de la sénilité. Parmi les autres, certains se sont préparés ; il en est qui, classiquement, ont fait l'acquisition d'une maison dans le village de leur enfance : tels des saumons, ils remontent aux sources et prennent la mesure de leur vie par rapport à la situation initiale ; ils s'abandonnent au sommeil et à la télévision ou s'éveillent et se livrent à des activités diverses : du bénévolat à la vie associative, les possibilités sont multiples. Certains essaient de réaliser un projet mûri de longue date et partent s'installer à l'étranger ou, avant de penser à se retirer, tentent d'accomplir un « exploit » pour la réalisation duquel le temps leur avait manqué : un voyage, une enquête dans les archives, une performance quelconque qui jusqu'à ce moment n'était qu'un projet plus ou moins vague à l'occasion de conversations et de bavardages entre amis. Quand sonne l'heure de la retraite, nous nous trouvons tous au pied du mur : c'est maintenant ou jamais. Pour ceux et celles qui franchissent le mur, la récompense est immédiate : ils prennent conscience d'avoir à tout le moins tenté de rester fidèles à leur désir, et là sans doute réside le secret de leur bonne humeur maintenue. En ces matières, toutefois, il y a rarement de réussites achevées, d'échecs définitifs ou d'abandons complets, en sorte que, au total, les vieillards, si leur santé est satisfaisante, sont plus allègres que beaucoup.

La maladie elle-même est l'occasion d'un combat qui peut comporter de belles victoires, même si, comme la campagne de France napoléonienne, elles risquent d'aboutir un jour ou l'autre (mais plus tard !) à l'abdication finale. Chacune de ces victoires marque une reconquête : on peut quitter son lit et s'asseoir dans un fauteuil ; on

peut refaire quelques pas ; on remet le nez dehors ; on rentre chez soi enfin, avec de nouvelles contraintes, mais aussi avec un nouveau regard et la chance de retrouver des petits bonheurs là où on n'avait laissé que d'inconscientes habitudes.

Mon père était d'humeur inégale, mais d'un tempérament résolument optimiste et je lui dois sans doute la sensibilité aux « petits bonheurs malgré tout » dont j'essaie ici de fixer quelques nuances. Il était atteint de la maladie de Parkinson, diagnostiquée en 1942, mais dont on sait aujourd'hui qu'elle chemine à bas bruit quelques années avant de se manifester. Dans son cas, les médecins furent tentés de la mettre en rapport avec un accident cérébral dont il avait été victime à l'âge de quinze ans, donc une vingtaine d'années plus tôt. J'ai souvent entendu dans mon enfance le récit de cet épisode, que mon père lui-même présentait comme une péripétie ayant joué un rôle décisif dans son histoire personnelle : jusqu'alors il était brillant au lycée de Bordeaux et il devint soudain plus terne. Admissible à l'École Navale, il fut refusé à la visite médicale et échoua, l'année suivante, à Polytechnique. Il changea d'orientation et, sur le conseil d'amis de la famille, prépara le concours de l'École de Lyon, l'École des impôts de l'époque, d'où il sortit deux ans plus tard comme receveur de l'enregistrement.

Mon père évoquait volontiers ces épisodes, sans aigreur particulière. À Lyon, il avait découvert la vie étudiante et une liberté financière nouvelle ; avec ses camarades il mena quelques mois sa « vie de jeune homme », ponctuée de refrains entraînants qui célébraient les mérites des « surnuméraires » ou « surnus » dans leur bonne ville de Lyon. Lyon, où je n'étais pas encore allé, devint, à mes yeux d'enfant, la ville mythique et familière dans laquelle mon père jeune homme marchait encore sans trébucher.

Il évoquait aussi assez fréquemment son séjour en Corrèze, à Lapleau, qui avait été sa première affectation. Il s'était marié entre-temps. Ma mère, orpheline, lui avait été présentée par des amis de la famille. Ils parlaient tous deux avec un engouement certain des mois passés à Lapleau. « Ici commence le court bonheur de ma vie... » : j'ai parfois pensé que mon père aurait pu s'approprier, à propos de son séjour en Corrèze, la confidence livrée par Rousseau. Peut-être, d'ailleurs, est-ce une remarque qu'il s'est faite lui-même. J'ai

découvert et lu les *Confessions* dans un exemplaire relié qui figurait dans le petit fonds de bibliothèque qui l'avait suivi jusque dans le salon de notre appartement parisien. J'ai souvent entendu mon père ou ma mère décrire la vie qu'ils menaient dans le gros village qu'était Lapleau. Le receveur de l'enregistrement était un « notable », au même titre que le notaire et le médecin. Mais, parallèlement à leur vie « mondaine » qui, si modeste qu'elle fût, était pour eux une première, ce furent leurs longues promenades dans la nature qui laissèrent à mes parents un souvenir durable : la recherche des cèpes à la fin de l'été, dans cette région où ils abondent, me fut plusieurs fois contée avec force détails. Mon père fut ensuite nommé à Poitiers, où je naquis, puis à Paris deux ans plus tard ; j'ai toujours eu le sentiment que sa période de bonheur se situait un peu plus tôt, dans l'éden corrézien. Il faut dire qu'arrivé à Paris, il fut bientôt mobilisé, alors qu'il avait été réformé au service militaire, et que, une fois démobilisé, il fut assez vite atteint par la maladie.

Dès lors, sa vie fut quotidiennement pénible, mais il avait un fond d'optimisme qui lui faisait apprécier les plaisirs de l'existence, la fidélité de quelques amis et le dévouement de ma mère. L'évolution du mal le décida à jouer les cobayes et il fut l'un des premiers, dans les années 50, à accepter une intervention chirurgicale, la pose d'électrodes, après trépanation, pour une stimulation cérébrale profonde – intervention lourde et, à l'époque, encore expérimentale, mais dont il espérait des résultats spectaculaires. Je me souviens d'avoir attendu sa sortie de la salle d'opération et du sourire qu'il m'adressa, du brancard qui le ramenait dans sa chambre, en tendant vers moi son bras qui ne tremblait plus. Un peu plus tard il dut déchanter ; la seconde intervention fut moins efficace apparemment et les résultats de la première ne furent pas durables. Mais je n'oublierais pas, je l'ai su aussitôt, le geste par lequel il me signifiait sa victoire.

Si éphémère qu'elle dût être, elle lui restitua pendant quelque temps la certitude que rien n'était jamais joué ; en dominant sa maladie, en s'en rendant maître, il s'en distinguait, il se retrouvait, au moment où la lente et totale invasion de son corps et de son psychisme menaçait de le déposséder progressivement de lui-même.

Je me suis souvent demandé à quoi tenait la capacité de mon père à surmonter les épreuves qui auraient pu l'accabler. Avant qu'il ne cède finalement à une sorte d'indifférence un peu paresseuse, c'est le désir

toujours présent des « petits bonheurs » qui lui faisait aimer la vie : l'envie brusque d'aller faire un tour dans un endroit fréquenté jadis, de se mettre à table, de boire un coup de rouge, de fredonner un refrain familial, d'aller au cinéma ou de voyager lui faisait oublier son état et le poussait en avant. Il a incarné à mes yeux l'envie, chevillée au corps, de vivre malgré tout, qui est le propre de certains malades, plus conscients que les bien-portants du prix des petites joies quotidiennes.

Non, je n'ai pas oublié le sourire timide qu'il m'adressait en me prenant à témoin de l'impassibilité retrouvée de sa main et de son bras.

Bonheurs de l'âge : il arrive un moment où l'on doit bien décider que l'on est âgé. Les autres vous y aident, si vous avez tendance à l'oublier ; et puis les raideurs du corps se mettent de la partie, même si vous vous portez bien. Vous êtes âgé, c'est entendu, et vous ne vous offusquez plus lorsqu'un plus jeune se lève pour vous céder sa place dans l'autobus, même si c'est une jeune fille. Bientôt vous aurez peut-être ce regard inquisiteur et exigeant que vous avez surpris chez certains de ceux que l'on pourrait appeler les professionnels de l'âge, qui a pour effet immédiat, dès qu'ils montent dans l'autobus ou le métro, de déclencher une concurrence entre jeunes et moins jeunes pour prêter assistance à de malheureux rescapés de l'existence. Pour l'instant, ces plus ou moins jeunes gens de bonne volonté vous amusent plutôt, mais bientôt peut-être serez-vous le premier à les trouver un peu lents à la détente. À moins que vous apparteniez à la cohorte de ces vieillards tranquilles et souriants, hommes ou femmes, qui, reconnaissants par avance et remerciant des yeux et du geste tous ceux qui n'ont pas encore eu le temps de leur proposer quoi que ce soit, imposent avec une douceur inexorable leur incontestable priorité.

Vous êtes âgé, c'est un fait, et vous n'en êtes encore pas revenu.

Depuis que vous avez pris de l'âge, comme on dit étrangement car c'est plutôt lui qui vous a pris, vous avez insensiblement vu changer le regard des autres. Le premier changement que vous avez eu l'occasion d'observer, c'est d'abord celui des autres : entrer dans le grand âge, c'est découvrir un nouveau pays, étudier ses habitants et être amené à distinguer entre ceux et celles qui vous y accueillent naturellement et les autres. Lorsque, une fois rentré chez vous, enfoncé dans un fauteuil confortable ou installé devant votre ordinateur, vous vous apprêtez

à ouvrir le journal ou à surfer sur internet, vous aurez pourtant la certitude intime d'être le même que des années plus tôt ; seul (enfin seul !), vous échapperez aux attentions parfois trop appuyées qui soulignent vos fragilités physiques ou à votre propre impatience devant celles-ci. Vous serez vous-même comme vous ne l'aviez jamais été.

Vous vous demanderez peut-être si vous ne commencez pas à mieux comprendre (mieux vaut tard que jamais) ceux et celles que vous ne verrez plus, qui n'existent plus, qui vous aimaient et que vous aimiez. Si vous avez des enfants et des petits-enfants, vous vous demanderez simplement si vous représentez pour eux ce que vos parents et vos grands-parents représentaient pour vous, et vous prendrez plaisir à examiner le présent à la lumière de votre passé.

Parmi les bonheurs de l'âge figurent les rapports privilégiés entre les grands-parents et les petits-enfants et, plus largement, entre les générations alternes. La conscience de cette donnée anthropologique générale est stimulante pour les gens âgés qui, sensibles à la nécessité de maintenir des relations sociales pour exister singulièrement, peuvent y trouver une chance de s'adapter plus facilement à une époque de changements accélérés. Mes petits-fils ne me vieillissent pas quand ils m'expliquent le fonctionnement de tel ou tel appareil électronique ; ils me renseignent, comme je peux essayer de les renseigner sur d'autres aspects de la réalité. Nous restons contemporains comme mon grand-père et moi-même avons pu l'être.

Une dernière indication : l'avancée en âge a été souvent présentée comme hantée par la conscience de l'échéance inéluctable, la conscience de la mort. De ce point de vue, le rôle prétendument réconfortant attribué aux religions du salut m'a toujours paru extraordinairement ambigu, pour dire le moins. Le génie de Mozart exprime dans son *Requiem* l'effet de terreur recherché et produit par l'idée du Jugement dernier. La force du monothéisme chrétien a longtemps reposé et repose encore sur le postulat du péché originel qui définit toute vie individuelle comme une tentative de rachat. De ce point de vue, le stoïcisme antique, avant d'être influencé par Platon et par le christianisme, était marqué au sceau d'un sain prosaïsme, comme le rappelle Paul Veyne dans son introduction au *De la tranquillité de l'âme*, de Sénèque : « Les stoïciens ont découvert un nouvel objet, le moi, et une motivation nouvelle, inconnue de la

conscience commune : l'idéal du moi. Ils ignorent ce que pourraient bien être l'humilité, la culpabilisation et le respect pour cet objet surnaturel : l'âme immortelle qui doit faire ce que le dieu a décrété. Eux n'obéissent ni à un dieu, ni à une morale collective. L'au-delà n'est pas leur problème. » Sénèque fait remarquer à son ami Sérénus : « Qu'y a-t-il de pénible à retourner d'où l'on vient ? [...] souvent nous mourons d'avoir peur de mourir. » Un des bonheurs de l'âge est souvent d'effacer cette crainte et de permettre ainsi d'apprécier pour eux-mêmes les plaisirs de la vie. Sénèque encore : « S'il faut éviter de s'adonner fréquemment à la boisson, il n'en faut pas moins s'abandonner parfois à une jubilation libératrice [...] » Et d'invoquer Aristote : « Aucun génie n'a jamais vu le jour sans un grain de folie. »

Le fait est que la conscience de l'inéluctable a des effets positifs auprès de ceux et celles qui, sans avoir nécessairement lu Sénèque, partagent certaines de ses conclusions – un peu honteux, parfois, de s'avouer heureux, fût-ce de manière incertaine et éphémère, à une époque comme la nôtre, où d'autres, non loin d'ici, d'autres êtres humains de tous âges, sont harcelés par la fureur de leurs bourreaux.

L'âge nous enseigne à vivre le présent, à vivre, comme on dit, « au jour le jour » et donc à tirer du présent tout ce qu'il peut apporter. Un nouveau rapport à soi-même, le renoncement à jouer un personnage figurent au nombre des recommandations que Sénèque adresse à Sérénus avec quelques conseils pratiques : ne pas hésiter à faire une promenade au grand air (cela donne un coup de fouet salutaire) ou à s'enivrer (pour oublier les soucis). Les conseils très prosaïques de Sénèque à son jeune parent s'adressaient à un individu légèrement déprimé. L'une des conséquences heureuses de la vieillesse est de les rendre inutiles et presque trop évidents aux yeux de celui ou celle à qui son âge a appris que le présent, bien que toujours en fuite, est la seule réalité tangible.

Épilogue

La liste des bonheurs du jour est sans fin. Celle des malheurs aussi et je ne tente pas ici de dénombrer les premiers pour dissimuler les seconds. Le malheur de la vie, c'est d'abord celui de la pauvreté qui exacerbe, quand elle ne les crée pas, les tourments de la solitude, de la maladie, de la fatigue et de l'ennui. Le malheur de la vie, c'est le rejet par l'autre ou par les autres lorsqu'il entraîne le dégoût ou le mépris de soi. Le malheur de la vie, c'est le spectacle de l'arrogance financière ou du prosélytisme borné. Le malheur de la vie, c'est le spectacle quotidien de la bêtise, de la cruauté, de l'égoïsme ou de l'indifférence.

Cependant chacun d'entre nous entreprend de vivre sa vie du mieux qu'il peut, plus ou moins bien, plus ou moins mal. J'ai essayé ici d'analyser cette entreprise. Elle correspond tout d'abord à un effort spontané pour éviter le sur-place et faire mouvement dans l'espace ou dans le temps. Ce mouvement lui-même tient de l'esquive ou de l'élan, de la fuite ou de la reconquête, et il permet, malgré tout, de continuer. En second lieu, elle tient compte du fait qu'au terme de ce mouvement, s'il aboutit, un fait symbolique nouveau, une nouvelle relation, se crée – et, à cette occasion, un nouveau « bonheur malgré tout ».

Le « travail du deuil », ici, est un bon exemple, et la sagesse des cultures traditionnelles s'est employée à en faciliter l'accomplissement. Dans ma famille bretonne, au cours des années 70, les enterrements furent, pour des cousins qui vivaient loin les uns des autres, l'occasion de se retrouver dans le village où ils avaient tous quelques souvenirs de vacances. Nous pleurons sincèrement le départ de nos anciens, mais éprouvons aussi la joie de nous retrouver ; ces retrouvailles n'avaient plus lieu qu'à l'occasion d'un décès. Après tout, si nous avions été animés par le seul désir de nous revoir, nous aurions pu le

satisfaire autrement. Mais la rencontre eût été différente. D'un deuil à l'autre une mémoire se créait ; les plus proches du disparu étaient émus de voir leurs cousins les rejoindre, et nous ressentions une forme momentanée de solidarité affective due à la récurrence de cette situation exceptionnelle.

Dans ce village, d'où son mari était originaire, mon arrière-grand-mère, veuve avec sept enfants, s'était réfugiée pendant la Première Guerre mondiale. Ses deux fils avaient été tués et elle avait vécu au village avec l'une de ses filles. Les autres avaient connu des fortunes diverses, mais s'y étaient progressivement retrouvées à leur tour, les unes avant, les autres après la Seconde Guerre. Leurs nombreux enfants étaient restés fidèles au village et les enfants de ces enfants dont moi y passions la plupart de nos vacances d'été.

De fait, dès le début des années 70, nous avons assisté au passage progressif, et finalement accéléré, d'une génération à l'autre ; le banquet qui suivait les funérailles nous rapprochait des derniers survivants de la génération précédente, qui se laissaient aller de temps à autre à quelques confidences, au récit des rivalités, des tensions et des intrigues passées dont les plus jeunes avaient eu parfois quelque vague écho et qui reprenaient vie un dernier instant dans la bouche des aînés. Une mémoire chassait l'autre : l'œcuménisme familial l'emportait sur les rancœurs ou les rancunes d'un autre âge. Nous goûtions le bonheur de nous être éloignés dans le temps et rapprochés dans l'espace, complices, pour le temps des funérailles, de la ruse institutionnelle de l'Église catholique et des vertus païennes de la commensalité.

La surprise de ces moments de deuil collectif, c'était en somme ce que nous en avons fait ; nous avons transformé l'événement en une manifestation de bonheur partagé. Il s'agissait bel et bien là d'une création collective, du résultat d'un travail de deuil que facilitait pour chacun de nous la conscience de nous être débarrassés, en même temps que d'un ensemble de souvenirs en voie d'extinction, des liens et des rôles qui expliquaient et justifiaient cependant notre présence aux obsèques.

On aura trouvé, au fil de ce texte, le rappel de quelques événements qui me sont personnels. Comment pouvait-il en être autrement à partir du moment où, sans avoir eu initialement l'envie de parler de moi, j'ai

choisi de porter le regard sur un type d'événements qui n'ont certes rien d'exceptionnel mais sont vécus par chacun singulièrement ?

Je ne suis pas en position, comme Alain Badiou, de désigner « le chemin le plus court pour la vraie vie », celle dont Rimbaud disait qu'elle est absente. Mais j'essaie, essentiellement à partir des seuls exemples que je sois certain de connaître un peu – ceux empruntés à la littérature et à ma propre histoire –, de suggérer que tout individu est susceptible d'ébaucher le mouvement de dépassement de soi dont le philosophe fait une condition du bonheur. L'« invention du quotidien », pour emprunter un autre concept à Michel de Certeau, s'applique particulièrement bien à une recherche qui porte avant tout sur la capacité que possède tout un chacun de créer consciemment les conditions de relations plus heureuses avec les autres à la faveur d'initiatives créatrices.

Alain Badiou définit par trois traits essentiels celui qu'il appelle le « nouveau sujet » conçu comme le « sujet du bonheur ». Tout d'abord il crée quelque chose, mais il ne fait pas « ce qu'il a envie de faire » ; son modèle, de ce point de vue, serait l'artiste, qui s'impose une discipline de l'innovation pour trouver les formes d'une nouvelle représentation du réel ; ou encore le chercheur scientifique, qui fait de même. En deuxième lieu, le nouveau sujet n'est pas enfermé dans une identité ; l'œuvre d'art ou la découverte scientifique intéresse l'humanité en général. En troisième lieu, ce nouveau sujet se découvre, « à l'intérieur de lui-même », capable de faire quelque chose dont il ne se savait pas capable. Ainsi le bonheur peut-il se définir comme une victoire « contre la finitude ». Il est le contraire de la satisfaction, qui passe par la conscience d'occuper la place que le monde offre à l'individu. Badiou nous parle de la relation qui existe entre bonheur et émancipation politique, création artistique, invention scientifique, ou altération de soi dans le cas de l'amour, en tant que ce sont des processus dans lesquels l'individu se découvre sujet.

Métaphysique du bonheur réel est un livre qui se situe aux antipodes du « bonheur tendance » que j'évoquais dans le prologue, dans la mesure où les recettes de l'épanouissement personnel s'inscrivent dans le registre de la satisfaction consumériste, mais il constitue à la fois un appel et une confiance. Confiance d'un philosophe qui se sent « heureux » parce qu'il a su « penser contre les opinions et au service de quelques vérités ». Appel aux lecteurs de ses livres pour qu'ils

partagent avec lui l'expérience d'une immanence à la vraie vie et le bonheur de cette immanence.

Le propos de l'anthropologue est plus modeste et il se sent moins sûr que le philosophe des « vérités » qui l'aideraient à penser contre les « opinions » ; mais il lui semble néanmoins pouvoir reconnaître dans les pulsions de bonheur qu'il perçoit, à l'état naissant, chez ceux qu'il observe, et en premier lieu chez lui, quelque chose de l'expérience dont parle le philosophe. Après tout, celui-ci a personnellement expérimenté les bonheurs de l'écriture, ceux de la prise de parole comme comédien ou comme conférencier ; sans doute aussi a-t-il apprécié des paysages et des refrains ; sans doute s'est-il personnellement interrogé sur ce que c'était que vivre, et ses conceptualisations ont-elles un fondement ou se vérifient-elles dans sa perception intuitive de l'immanence du vécu à partir de quelques détails de la vie ordinaire.

L'anthropologue en reste là, à cette perception dont il cherche l'équivalent chez les autres, heureux si certaines de ses intuitions personnelles rencontrent chez eux un écho. Car le temps des ethnographies de la différence est dépassé. Si la diversité des mondes contemporains est une réalité, elle ne contredit ni la prégnance du système économique dominant pour lequel, tendanciellement, tout individu est substituable à un autre, ni les réactions à cet état de fait qui sont de deux ordres : la violence, d'une part, sous tous ses aspects, mais, d'autre part, la conscience de l'unité du genre humain, qui transcende les différences et dont témoignent aussi bien les progrès de la science que les œuvres de l'art et de la littérature. Dans ces conditions, analyser les parcours accomplis par nos contemporains pour trouver, malgré tout, des raisons et des occasions de se sentir et de se dire heureux est une tâche salutaire et exaltante.

Bonheurs du jour : l'expression peut s'entendre en plusieurs sens, il est vrai.

Bonheurs au goût du jour, d'abord. Bonheurs de la consommation pour ceux et celles qui n'en sont pas exclus.

Bonheurs de toujours, ensuite : bonheurs de la rencontre – d'un visage, d'un paysage, d'un livre, d'un film ou d'un refrain, d'une altérité reçue et réinventée ; bonheurs parfois instantanés et souvent

vite enfuis, mais que la mémoire préserve ; bonheurs du retour ou de la première fois – bonheurs du souvenir et de la fidélité. Tous ces bonheurs n'existent que pour ceux et celles qui les désiraient à un point tel qu'ils en sont devenus les inventeurs, en dépit de l'époque, en dépit du doute et de la peur. Mais ce sont aussi des bonheurs pour tous, indépendants des origines, des cultures et des sexes ; des bonheurs de résistance dont, malgré la médiocrité présente, l'idée restera toujours neuve. Ce sont bien des bonheurs malgré tout, des *bmt*.

Il faudrait être bien outrecuidant pour faire du bonheur, ou même des bonheurs, la caractéristique essentielle de l'humanité aujourd'hui ; mais il faudrait être aveugle pour ne pas voir que les êtres humains ne cessent de ruser avec le temps et l'espace pour tenter d'exister symboliquement, c'est-à-dire comme inventeurs de leurs vies respectives. Quand ils y parviennent, ils éprouvent une satisfaction qui tient à la conscience, simultanément, de leur existence singulière et de leur relation avec d'autres ; cette conscience englobe l'évidence intime du corps. Ce sont ces moments de conscience totale que j'appelle bonheurs. Ils constituent ensemble la voie étroite qui fait entrevoir l'existence de l'homme générique et qui pourrait déboucher un jour, empruntée par tous les hommes, sur une prise de conscience effective du genre humain comme tel. Les bonheurs du jour auraient ainsi été l'esquisse et la promesse de lendemains qui chantent.

DU MÊME AUTEUR

- Le Rivage alladian*, Paris, ORSTOM, 1969.
- Théorie des pouvoirs et idéologie*, Paris, Hermann, 1975.
- Pouvoirs de vie, pouvoirs de mort*, Paris, Flammarion, 1977.
- Symbole, fonction, histoire*, Paris, Hachette, 1979.
- Génie du paganisme*, Paris, Gallimard, 1982 (rééd. en « Folio Essais », Paris, Gallimard, 2008).
- La Traversée du Luxembourg*, Paris, Hachette, 1985.
- Un ethnologue dans le métro*, Paris, Le Seuil, 1986.
- Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992.
- Paris retraversé*, avec Jean Mounicq, Paris, Imprimerie nationale, 1990.
- Domaines et châteaux*, Paris, Le Seuil, 1992.
- Le Sens des autres*, Paris, Fayard, 1994.
- Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1994.
- « La leçon des prophètes », postface à *La Cause des prophètes. Politique et Religion en Afrique contemporaine*, par Jean-Pierre Dozon, Paris, Le Seuil, 1995.
- Paris ouvert*, avec Jean Mounicq, Paris, Imprimerie nationale, 1995.
- Paris, années trente*, Paris, Hazan, 1996.
- La Guerre des rêves. Exercices d'ethno-fiction*, Paris, Le Seuil, 1997.
- L'Impossible voyage. Le tourisme et ses images*, Paris, Payot & Rivages, 1997.
- Venise d'eau et de pierre*, avec Jean Mounicq, Paris, Imprimerie nationale, 1998.
- Fictions fin de siècle*, Paris, Fayard, 2000.
- Les Formes de l'oubli*, Paris, Payot & Rivages, 2001.
- Journal de guerre*, Paris, Galilée, 2003.
- Le Temps en ruines*, Paris, Galilée, 2003.
- Pour quoi vivons-nous ?*, Paris, Fayard, 2003.
- L'Anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2004 (avec Jean-Paul Colleyn).
- La Mère d'Arthur*, Paris, Fayard, 2005 (roman).
- Le Métier d'anthropologue. Sens et liberté*, Paris, Galilée, 2006.
- Casablanca*, Paris, Le Seuil, 2007.
- Éloge de la bicyclette*, Payot & Rivages, 2008.
- Paris Jardins*, avec Claire de Virieu, Paris, Imprimerie Nationale, 2008.
- Où est passé l'avenir*, Paris, Panama, 2008 (rééd. Paris, Le Seuil, 2011).

Le Métro revisité, Paris, Le Seuil, 2008.
Quelqu'un cherche à vous retrouver, Paris, Le Seuil, 2009 (roman).
Pour une anthropologie de la mobilité, Paris, Payot & Rivages, 2009.
Carnet de route et de déroutes, Paris, Galilée, 2010.
La Communauté illusoire, Paris, Payot & Rivages, 2010.
Journal d'un SDF, Paris, Le Seuil, 2011.
La Vie en double. Voyage, ethnologie, écriture, Paris, Payot & Rivages, 2011.
L'Anthropologue et le monde global, Paris, Armand Colin, 2013.
Les Nouvelles Peurs, Paris, Payot & Rivages, 2013.
Une ethnologie de soi : Le temps sans âge, Paris, Le Seuil, 2014.
Éloge du bistrot parisien, Paris, Payot & Rivages, 2015.
La Sacrée Semaine qui a changé le monde, Paris, Odile Jacob, 2016.
Rêves du jour et de la nuit, Paris, éditions des Busclat, 2016 (nouvelles).
L'Avenir des terriens, Paris, Albin Michel, 2017.

Table Of Content

1. Couverture
2. Copyright
3. Exergue
4. Prologue
5. 1. Des bonheurs malgré tout
6. 2. Être ou ne pas être ?
7. 3. Bonheurs et création
8. 4. Allers et retours
9. 5. Ulysse ou l'impossible retour
10. 6. La première fois
11. 7. Rencontres
12. 8. Chansons
13. 9. Chants et saveurs d'Italie
14. 10. Paysages
15. 11. Bonheurs de l'âge
16. Épilogue
17. Du même auteur

Guide

1. Couverture
2. Début de la lecture